

UN

MÉNAGE A TROIS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

Gilbert Fournier

MM. DENNERY ET A. DECOURGELLE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU GYMNASÉ, LE 1^{er} JUIN 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DERVILLIERS, ancien avoué, 40 ans.	MM.	GEOFFROY.
MAURICE DUMONT, jeune premier, 20 ans		ARMAND.
ARTHUR DE CABESTAN, lion excentrique.		LESUEUR.
GEORGES } Dandies		BLONDEL.
MAXIME }		ALFRED.
OSCAR }		LÉON.
LUCIE D'AUBRÉE, 31 ans.	M ^{lles}	FIGEAC.
JULIETTE, 16 ans.		FERREYRA.

Acte premier. — La scène est aux Eaux-Bonnes, de nos jours.

NOTA. — S'adresser pour la musique, à M. JUBIN, bibliothécaire et copiste au théâtre, et pour la mise en scène exacte, à M. HEROLD, régisseur.

AVIS. — Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut représenter, réimprimer ni traduire *Un Ménage à trois* à l'étranger, sans l'autorisation des Auteurs et des Ed teurs de la pièce.

UN MÉNAGE A TROIS.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon de lecture. Au milieu, une table couverte de brochures et de journaux. — Porte au fond. — A droite, premier plan, une porte menant chez madame d'Aubrée. — Deuxième plan, une cheminée. — A gauche, premier plan, une porte menant chez Dervilliers. — Deuxième plan, une fenêtre. — A gauche, sur le premier plan, un piano. — A droite, une petite table-bureau.

SCÈNE I.

CABESTAN, OSCAR, GEORGES, MAXIME, DERVILLIERS.

(Au lever du rideau, Georges lit un journal. — Maxime dessine auprès de la fenêtre. — Oscar tire à la cible avec un pistolet de salon. — Cabestan chante au piano. — Dervilliers joue au bilboquet.)

GEORGES, lisant.

« Le docteur Cabassol vient de publier sur la betterave un ouvrage palpitant d'intérêt. »

MAXIME, dessinant.

Ça manque de lumière.

OSCAR, tirant.

Mouche !

CABESTAN, chantant.

« Triste, exilé sur la terre étrangère, ah ! que de fois j'ai soupiré... » (Il étérnue.)

DERVILLIERS, jouant au bilboquet.

Quatre-vingt-quinze, quatre-vingt-seize...

(Chacun d'eux suspend son travail et lance à la dérobée un regard vers la chambre de madame d'Aubrée ; puis, s'apercevant réciproquement que leur geste a été remarqué, ils reprennent leur besogne avec une ardeur exagérée.)

GEORGES, reprenant son journal.

« Le docteur Cabassol vient de publier sur la betterave... »

* Cabestan, Oscar, Georges, Maxime, Dervilliers.

MAXIME, *donnant de grands coups de crayon.*

Ça manque de lumière !...

OSCAR, *tirant.*

Mouche !

CABESTAN, *avec frénésie.*

« Un cœur pour la défendre ! un bras pour la chérir ! Un cœur, un bras... » *(Il étérnue.)*

DERVILLIERS, *jouant au bilboquet avec fureur.*

Quatre-vingt-dix-neuf, cent !

CABESTAN, *se retournant.*

Comment, monsieur Dervilliers, cent fois de suite ?

DERVILLIERS, *avec humeur.*

Oui, monsieur, j'ai manqué cent fois de suite.

CABESTAN.

Il paratt que vous n'êtes pas de la force d'Henri III.

DERVILLIERS, *de même.*

Je ne vous dirai pas, monsieur, je n'ai jamais joué avec ce monarque.

CABESTAN, *riant.*

Moi non plus... mais l'histoire dit...

DERVILLIERS, *jetant son bilboquet avec colere sur la petite table.*

L'histoire dit que le bilboquet est un jeu qui demande beaucoup de... recueillement ; et quand on entend chanter faux à ses oreilles...

CABESTAN.

Le moyen de chanter juste, avec un accompagnement de pistolet et de *Constitutionnel* !...

DERVILLIERS.

Le fait est que ces messieurs auraient pu choisir un autre endroit pour se livrer à leurs passions.

GEORGES.

Monsieur, je vous ferai observer que cette salle est consacrée à la lecture des journaux...

DERVILLIERS.

Oui, monsieur ; mais on lit tout bas.

GEORGES.

Monsieur, je lis tout haut pour ne pas entendre le bruit que fait monsieur... *(Il désigne Oscar.)*

OSCAR.

Et moi je tire à la cible pour ne pas entendre l'éloge de la betterave.

DERVILLIERS, *s'adressant à Maxime.*

En tous cas cette salle n'est pas un atelier de peinture.

MAXIME, *se levant.*

Monsieur, c'est la seule de l'hôtel d'où l'on découvre le Pic-du-Diable, que je croque en ce moment.

DERVILLIERS, *s penchant sur son carton.*

Le Pic-du-Diable, ça ? mais, monsieur, c'est un pain de sucre !

MAXIME.

Monsieur !

DERVILLIERS.*

Tenez, messieurs, vous me faites bien rire... vous dites que vous êtes ici, vous pour lire, vous pour peindre, vous pour éborgner des mouches, et vous pour brail... pour beugl... pour chanter... à d'autres, mes seigneurs !... Vous êtes ici, parce que madame d'Aubrée ne peut sortir de chez elle sans passer par ce salon ; madame d'Aubrée, la fleur des pois, la reine des Eaux-Bonnes, l'astre du Casino ! Et vous attendez qu'elle paraisse, pour mendier d'elle un regard, un sourire, une valse et autres balivernes...

CABESTAN.

Eh bien !... et vous ?...

DERVILLIERS, *un peu interdit.*

Moi ?... moi, je suis venu jouer au bilboquet... pour m'ouvrir l'appétit... (*On rit.*)

CABESTAN.

Allons donc ! vous faites sentinelle comme nous, bon vieillard !

DERVILLIERS.

Bon vieillard ! vieillard vous-même, jeune homme ! On est vieux à trente ans, quand on a comme vous tous, joué, soupé et flâné depuis l'âge de puberté. Mais, quand on a été avoué toute sa vie, quand on a consacré à Thémis les cinq cent mille quarts d'heure que vous avez donnés à Vénus, à Bacchus, et *omnibus libidinibus*... à quarante ans, on a bon pied, bon œil, le cœur jeune, le sang chaud, et l'on n'a pas l'air poitrinaire comme... comme ceux qui ont cet air-là.

Air : *Aux braves hussards du deuxième.*

Jamais, messieurs, je n'ai fait de folies,

Jamais quelqu'un ne m'a vu m'amuser !

Aussi, j'ai fait bien des économies

Que je pourrai quelque jour dépenser,

J'ai des trésors que je puis dépenser.

Etudiant, j'ai gardé ma jeunesse ;

Clerc d'avoué, j'ai gardé l'appétit ;

Garçon rangé, j'ai gardé ma tendresse,

Et procureur j'ai gardé... mon esprit.

Je n'ai jamais dépensé de jeunesse,

D'argent, d'amour, de santé, ni d'esprit !

* Cabestan, Dervilliers, Maxime, Oscar.

CABESTAN.

Il est drôle, ce vieux monsieur... C'est égal, vous en tenez pour madame d'Aubrée, mon brave homme!

DERVILLIERS.

Moi? par exemple! Une coquette qui vous glisse des doigts comme une anguille, une tête folle, romanesque, une femme... sans cœur!... D'ailleurs, en admettant qu'elle en ait un, je crois qu'il est pris ou peu s'en faut.

CABESTAN, *relevant sa cravate.*

Quoi!... vous penseriez?...

DERVILLIERS.

Oh! je ne dis pas ça pour vous; mais pour ce jeune peintre...

CABESTAN.

Le petit Maurice Dumont?

DERVILLIERS.

Lui-même.

CABESTAN.

Un rapin... rapé? un homme qui met des gilets noirs...

DERVILLIERS.

Un gaillard qui ne boude pas, monsieur l'homme aux gilets.

CABESTAN, *avec complaisance.*

Ah! vous avez remarqué?...

DERVILLIERS.

Parbleu! vous en changez sept fois par jour.

CABESTAN.

Que voulez-vous, j'aime les jolis gilets, moi! et puis, nous avons le langage des fleurs, pourquoi n'aurions-nous pas le langage des gilets? Ainsi, pour plaire à une jeune fille, je mets un gilet rose tendre, bleu-ciel ou vert-pomme; à une femme d'un certain âge, bleu de Prusse ou aventurine foncée; enfin, à une coquette, à une lionne, des gilets aurore... gorge de pigeon et ventre de biche!

DERVILLIERS.

Ce qui n'empêche pas qu'avec son gilet noir, monsieur Maurice a plus fait à lui seul pour éblouir votre idole, que vous tous réunis.

CABESTAN.

Mais je ne vois pas...

DERVILLIERS.

Vous ne voyez pas?... Eh bien! je vais vous faire voir... D'abord, l'autre jour, le cheval de madame d'Aubrée fait un faux pas... elle va rouler dans le Gave, quand Maurice s'élançe entre elle et le torrent, et l'enlève de selle avant qu'elle ait eu

le temps de faire un geste ou de pousser un cri. Avant-hier, elle laisse tomber dans un précipice un flacon dont je ne donnerais pas quinze francs, et, cinq minutes après, Maurice le lui rendait, les mains meurtries, le visage déchiré et le sourire aux lèvres... Enfin, hier, au salon, un sot veut faire de l'esprit aux dépens de la reine des eaux, et, le soir même, l'éternel Maurice fournissait au mauvais plaisant trois pouces d'acier dans le bras droit... Voilà ce qu'a fait le rapin rapé, monsieur de Cabestan !

CABESTAN.

Oui, je ne dis pas... il a eu de la chance.

DERVILLIERS.

Comment, de la chance...

CABESTAN.

Sans doute, il a trouvé l'occasion, et il l'a saisie, voilà tout.

DERVILLIERS.

Comme vous dites : voilà tout ! *

CABESTAN.

A propos, on ne l'a pas encore vu de la matinée, ce galant paladin?... Que fait-il donc en ce moment?...

DERVILLIERS.

Oh ! je n'en sais rien... mais je parierais bien qu'au lieu de faire des roulades et des pains de sucre, il nous taille encore quelques croupières !

CABESTAN.

Ah ! je vous y prends, mon gaillard !

DERVILLIERS.

Moi ?

CABESTAN,

Vous avez dit : il nous taille encore... donc...

DERVILLIERS.**

Mon Dieu, j'ai dit nous, parce que vous m'intéressez, que diable!... car vous êtes de bons jeunes gens... vous manquez peut-être un peu d'adresse, d'audace, de finesse... enfin ; vous manquez de beaucoup de choses... mais vous n'en êtes pas moins d'excellents jeunes gens... et je voudrais vous voir contrebalancer un peu les prouesses de l'autre, de l'enragé, car il est enragé cet animal-là !

On voit s'ouvrir la porte de madame d'Aubrée.

GEORGES, qui a remonté la scène.

Messieurs, voici madame d'Aubrée.

(Chacun se rajuste. — Cabestan tire son gilet et assujétit son lorgnon. — Oscar relève sa cravate. — Maxime donne du tour à sa chevelure, et Dervilliers se lisse les sourcils.)

* Cabestan, Maurice, Oscar, Dervilliers, Georges.

** Maurice, Cabestan, Dervilliers, Oscar, Georges.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUCIE.

TOUS LES HOMMES, *saluant.*

Madame...

LUCIE.

Ah ! c'est vous, messieurs ?

CABESTAN.*

Oui, madame ; ce sont vos esclaves qui viennent s'informer de votre chère santé.

LUCIE.

Ma chère santé vous remercie, messieurs ; mais est-ce bien là le seul motif de cette visite matinale ?

CABESTAN.

Nous venions aussi prendre les ordres de notre souveraine..

LUCIE.

Et... c'est tout ?

CABESTAN, *étonné.*

C'est tout.

LUCIE, *à part en regardant autour d'elle.*Il n'est pas là. (*Haut.*) Je suis très-flattée sans doute de ces témoignages d'empressement et de respect ; mais je suis étonnée, je vous l'avoue, de voir mes sujets venir à moi sans bouquets, le jour de ma fête.

TOUS.

Sa fête !

CABESTAN, *à part.*

Et je n'ai pas le moindre coquelicot !

LUCIE,

Quoi ! personne n'y a pris garde ?... (*A part.*) pas même lui, que je ne vois pas ici.CABESTAN, *qui s'est remis de sa confusion.*Permettez, belle dame, (*D'un ton sentimental.*)Air de *Joseph.*J'avais caressé la pensée
De vous présenter une fleur ;(*A part.*) Ce n'est pas cet air-là !...Air : *Je vais revoir ma Normandie.*Une tulipe, une pensée,
Pour la placer sur votre cœur.(*A part.*) Ce n'est pas ça non plus...

* Derville, Cabestan, Georges, Oscar, Maurice, Lucie.

RÉCITATIF.

Et pour adoucir ma souffrance,
Déjà je me disais d'avance :

(*A part.*) Ah ! m'y voici !

Air du : *Bouquet de bal.*

Ah ! si je ne suis pas là,
Mon bouquet du moins y sera.

(*Changeant de ton.*) Mais vous savez qu'il n'y a pas de fleurs dans le pays ?

LUCIE.

Bah ! en cherchant bien...

GEORGES.

Moi, j'ai cherché, madame, et j'ai trouvé... mais j'ai voulu épargner aux roses une comparaison désastreuse.

MAXIME.

On ne porte pas d'eau à la rivière, madame.

OSCAR.

J'allais le dire !...

LUCIE.

Allons, messieurs, je vous pardonne l'oubli de vos fleurs champêtres en faveur de vos fleurs de rhétorique. Mais vous, Dervilliers, vous, un vieil ami, toujours si attentif à me fleurir... ah ! c'est impardonnable !

DERVILLIERS.

Madame, vous m'avez condamné trop tôt... car j'ai fait venir mon bouquet de Paris, et je l'attends !...

LUCIE.

Oh ! alors, recevez mes excuses et mes remerciements.

DERVILLIERS, *avec intention.*

Vous me remercieriez... plus tard.

LUCIE.

Soit !... Ah ça ! maintenant, si nous faisons le menu de notre journée ?

(*Elle s'assied près de la table.*) *

CABESTAN.

Madame, veuillez dicter... j'écris. (*Il prend ses tablettes et s'assied à la table du milieu.*)

LUCIE.

A une heure, ascension à cheval du pic de Monte-à-Dieu. (*A Dervilliers.*) Vous ne serez pas des nôtres, Dervilliers ?

* Dervilliers, Lucie, Cabestan, Maurice, Oscar, Georges

DERVILLIERS.

Pourquoi donc ?

LUCIE.

C'est si fatigant !...

DERVILLIERS, sautillant.

Quelle plaisanterie !

LUCIE.

A cinq heures... (*A part.*) Où peut-il être ?... (*Haut.*) A cinq heures, répétition générale des quadrilles chantés... Mais, j'y pense, monsieur Maurice doit dire le solo de la pastourelle, et je ne le vois pas !

CABESTAN, le voyant entrer.

Monsieur Maurice ? Eh ! justement, le voici !...

LUCIE, à part.

Enfin !..

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAURICE, un bouquet à la main.*

MAURICE.

Madame, je vous prie d'excuser mon retard et de vouloir bien accepter ce bouquet. Il n'a d'autre mérite que de venir d'un peu loin...

LUCIE.

Il est d'un goût parfait... il est charmant ! n'est-ce pas, Dervilliers ?

DERVILLIERS, sans regarder.

Charmant ! (*A part.*) Intrigant, va ! (*Haut à Maurice.*) Mais où diable avez-vous pêché ça, vous ?

MAURICE.

A Pau, monsieur.

DERVILLIERS.

A Pau ?... mais c'est à quinze lieues d'ici ?...

MAURICE.

Je ne vous dirai pas, monsieur ; je sais seulement que je suis parti cette nuit, après le bal, et qu'il est dix heures du matin.

CABESTAN, toussant.

Mais vous devez être éreinté !

* Dervilliers, Lucie, Maurice, Cabestan, Oscar, Maxime, Georges.

MAURICE.

Pas trop !

DERVILLIERS, *aux autres.*

Quand je vous dis qu'il est enragé !...

LUCIE, *à Maurice, se levant.*

Maintenant que je vous ai remercié, il faut que je vous gronde, monsieur... faire trente lieues pour me donner un bouquet ! qu'elle folie !

MAURICE.

Ce n'est pas ma faute, madame ; il faut aller jusqu'à Pau pour trouver des roses thé.

LUCIE.

Il fallait choisir d'autres fleurs...

MAURICE.

C'est que monsieur Dervilliers m'a dit que c'étaient vos fleurs favorites.

LUCIE, *à Dervilliers.*

Ah ! c'est vous qui avez dit à monsieur...

DERVILLIERS.

Je lui ait dit ça ; mais, il y a au moins trois semaines,

CABESTAN, *sur un ton de mélodrame.*Imb... prudent ! (*Cloche.*)

LUCIE.

Qu'est cela ?

CABESTAN.

C'est la cloche de l'hôtel qui nous fait une première invite au déjeuner.

LUCIE.

Déjà... je vais mettre mes belles fleurs dans l'eau et je vous rejoins... Merci, monsieur Maurice... sans rancune, messieurs. (*Elle salue et rentre chez elle.*)

ENSEMBLE.

Air de *Zerline.* (AUBER.)LUCIE, *à part.*

Je ne puis, sur mon âme,
Douter de son ardeur,
Et je sens que sa flamme
A su gagner mon cœur.

MAURICE, *à part.*

Je puis ouvrir mon âme
A l'espoir, au bonheur ;
Au profit de ma flamme,
J'ai su gagner son cœur.

DERVILLIERS, CABESTAN, *désignant Maurice.*

Je ne puis, sur mon âme,
Douter de son ardeur,
Et je crains que sa flamme

Désignant Lucie.

Ait su gagner son cœur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins LUCIE.*

DERVILLIERS.

Sans rancune !... c'est une manière comme une autre de dire qu'elle nous en veut.

MAURICE, *s'asseyant près de la table.*

Et de quoi donc, messieurs ?

DERVILLIERS.

De ce que nous ne sommes pas allés en Chine lui chercher des tulipes... Vous avez bien tort, vous, allez, de la mettre sur ce pied-là... Aujourd'hui, elle se contente de roses... mais demain elle voudra la lune, et après-demain le soleil... c'est une femme impossible !... capricieuse ! fantasque ! exigeante ! coquette !

MAURICE, *souriant.*

Vraiment ?

DERVILLIERS.

C'est-à-dire que Célimène n'est rien à côté...

CABESTAN.

Et c'est l'hymen qu'il lui propose !

MAURICE.

Alors, pourquoi lui faites-vous la cour, monsieur Dervilliers ?

DERVILLIERS.

Je ne lui fais pas la cour du tout ; et, quand même, moi, ça me serait égal, parceque je ne suis pas jaloux... mais ceux qui sont jaloux seront très-malheureux avec elle... de plus, elle jette l'argent par les fenêtres, elle ne rêve que fêtes et plaisirs.

* Cabestan, Maurice, Dervilliers, Georges, Oscar, Maxime.

MAURICE, *insistant.*

Pourquoi lui faites-vous la cour ?

DERVILLIERS, *sans répondre.*

Moi, j'ai soixante mille livres de rentes et j'adore la vie turbulente ; tandis que vous, un artiste sans fortune, vous devez préférer la solitude, la vie calme et contemplative.

CABESTAN, *à Maurice.*

Sans compter que vous avez vingt ans tout au plus, et qu'elle approche de la trentaine.

DERVILLIERS.

Non pas !... elle s'en éloigne !...

MAURICE.

Comment ?

DERVILLIERS.

Certainement qu'elle s'en éloigne... elle a trente ans passés... Elle est née en 1822, le 24 août ; nous sommes le 25 ; elle est donc dans sa 31^e année ; elle a 31 ans, passés !...

MAURICE, *riant.*

Allons donc !... je ne croirai jamais...

DERVILLIERS.

Et si je vous le prouvais ? Si je vous montrais son extrait de naissance ?

MAURICE.

Oh ! alors !... (*On entend de nouveau la cloche.*)

CABESTAN.

Messieurs, voilà la deuxième invité.

GEORGES, *qui a remonté.*

Et la voiture de Paris qui arrive !

(*Bruit de voiture.*)

DERVILLIERS.

La voiture de Paris ? Je vais chercher l'extrait de naissance !

MAURICE.

Nous verrons bien !

DERVILLIERS.

Vous verrez !

CABESTAN.

Voyons d'abord... le déjeuner !

CHOEUR DE SORTIE.

Air : *Vive Paris.* (Le Sopha.)GEORGES, *seul.*

Venez, messieurs, bannissons,
Et chassons
Ce déboire

A force de boire !

Lorsque l'on est malheureux en amour,
C'est au vin que l'on a recours !

REPRISE ENSEMBLE.

SCÈNE V.

MAURICE *seul*, puis JULIETTE et DERVILLIERS.MAURICE, *seul.*

Allons, tout va bien ; encore une journée comme celle-ci et je serai tout-à-fait dans les bonnes grâces de madame d'Aubrée. Écrivons à Paris. (*Il s'est assis au bureau et a pris de l'encre et du papier. — Écrivant.*) « Ma chère Juliette, la fortune est décidément pour nous. J'ai été assez heureux pour rendre à madame d'Aubrée plusieurs petits services qui l'ont vivement touchée. Elle m'accorde ouvertement une faveur évidente, et je n'attends plus qu'une occasion pour lui déclarer... » (*Il continue à écrire. — Dervilliers entre par le fond avec Juliette.*)

DERVILLIERS, *apercevant Maurice.**

Il est encore là !... (*Lui frappant sur l'épaule.*) Mon jeune ami, voilà l'extrait de naissance demandé.

MAURICE, *à part.*

Juliette !

JULIETTE, *à part.*

Maurice !

DERVILLIERS.

Permettez-moi de vous présenter la fille de madame d'Aubrée...

MAURICE, *saluant.*

Mademoiselle...

DERVILLIERS.

Qu'est-ce que vous dites de ça, jeune homme ?

MAURICE.

Mais, monsieur, je suis...

* Juliette, Dervilliers, Maurice.

DERVILLIERS.

Vous restez ébahi!... Vous ne saviez pas que madame d'Aubrée eût une fille de dix-neuf ans?

JULIETTE.

Quinze ans, monsieur!

DERVILLIERS.

Comment, tu n'as que quinze ans?... C'est pourtant vrai; mais tu parais plus que ça... (A *Maurice*.) Regardez-moi donc, comme c'est grand, comme c'est établi!... Elle a l'air d'une femme, ma parole d'honneur!... et ce n'est pas très-agréable pour sa mère... ça la vieillit terriblement, la pauvre dame!

MAURICE.

Oh! madame d'Aubrée n'est pas encore...

DERVILLIERS, *bas*.

C'est égal... avouez que ça vous taquine un peu que mademoiselle soit si belle femme que ça?...

MAURICE.

Mais non, monsieur, au contraire.

DERVILLIERS, *à part*...

Il cache son jeu... mais il est démonté.

JULIETTE, *à Dervilliers*.

Monsieur connaît ma mère?

DERVILLIERS.

S'il la connaît?... mais, ma chère, il lui fait la cour.

JULIETTE, *souriant*.

Vous croyez?...

DERVILLIERS.

Ça t'étonne, n'est-ce pas? Eh bien! c'est comme ça!.. Monsieur se bat pour elle, monsieur va lui repêcher des brinborions dans les précipices, monsieur fait trente lieues à cheval dans sa nuit pour lui rapporter... quoi?... un bouquet, qui sera fané demain matin. — Qu'est-ce que tu dis de ça?

JULIETTE.

Mais je dis... que c'est très-bien!

DERVILLIERS.

Comment, tu approuves de pareilles folies?

JULIETTE.

Dame! si monsieur a des raisons pour vouloir plaire à mère...

DERVILLIERS.

Je le crois bien, qu'il en a ! mais elles seraient bonnes s'il avait dix ans de plus, ou si ta mère avait dix ans de moins.

JULIETTE.

Oh ! je crois que s'il en était ainsi, monsieur agirait autrement..

DERVILLIERS.

Qu'est-ce que tu dis?.. Tu crois que si ta mère avait dix-huit ans, monsieur ne lui ferait pas la cour ?

JULIETTE.

Mais oui !

DERVILLIERS.

Ah ça ! tu crois donc que les jeunes gens ne doivent aimer que les femmes mûres ?..

JULIETTE.

Mais non !

DERVILLIERS.

Mais oui ! mais non ! Il faudrait s'entendre.

JULIETTE.

Je pense que monsieur a raison de mériter l'estime de ma mère, et qu'il aurait tort de lui faire la cour.

DERVILLIERS.

Eh bien ! comme ça, je suis de ton avis, et je crois que monsieur pensera comme nous quand il se sera bien pénétré de cette idée : que madame d'Aubrée a une fille bonne à marier... car tu es excellente à marier... et puis, une belle dot !... car ton oncle t'a laissé deux cent mille francs.

MAURICE.

Que dites-vous ?... mademoiselle...

DERVILLIERS.

Vient d'hériter d'un vieil oncle... Mais qu'est-ce qui vous prend donc?... (*A part.*) Ah ! il est vexé que la petite soit riche !... Il a peur qu'elle se marie tout de suite... à cause de... (*Prenant Maurice à part.*) Dites donc, comment la trouvez-vous ?

MAURICE.

Eh ! monsieur, je la trouve charmante.

DERVILLIERS.

Il me vient une idée... Vous allez épouser la mère... si j'épousais la fille?... vous seriez mon beau-père, vous !... vous seriez le grand-père de mes enfants !... et les vôtres seraient les oncles des miens... ce serait drôle... J'y repenserai.

MAURICE. *à part, avec douleur.*

Elle est riche !

DERVILLIERS, à part.

Il est écrasé !

HENRIETTE.

Ah ! voici maman !

(*La porte de madame d'Aubrée s'entr'ouvre.*)

DERVILLIERS, l'apercevant.

Madame d'Aubrée... à son tour !

(*Il se place devant Juliette.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCIE.*

LUCIE, à Dervilliers.

Eh bien ! monsieur, la voiture de Paris est arrivée, et j'attends toujours votre bouquet.

DERVILLIERS, démasquant Juliette.

Le voici, madame !

LUCIE, avec un cri d'étonnement et de joie.**

Ma fille ! ma fille ici !... (*Elle l'embrasse.*) Chère enfant... comme te voilà grandie... embellie !...

DERVILLIERS.***

Mais oui, elle est d'une assez bonne taille, et elle grandira encore... (*A Maurice.*) Elle grandira encore... elle grandira toujours !

LUCIE.

Mais par quel heureux hasard ?...

DERVILLIERS.

Rien de plus simple. Il y a huit jours, Lefèvre, vous savez... mon ami Lefèvre !

LUCIE.

Je sais...

DERVILLIERS.

Eh bien ! il m'a écrit qu'il allait venir ici avec sa fille ; or, j'avais reçu le même jour une lettre de Durand, vous savez... mon ami Durand, le médecin de la pension de Juliette ?..

LUCIE.

Je sais...

DERVILLIERS.

Dans cette lettre, Durand me disait que ma filleule ayant prodigieusement grandi depuis six mois, l'air des montagnes lui serait très-salutaire ; là-dessus, j'ai écrit à Durand de prier Lefèvre de vouloir bien se charger de Juliette,

LUCIE.

Et vous ne m'avez pas dit plus tôt ?...

* Juliette, Dervilliers, Lucie, Maurice.

** Dervilliers, Juliette, Lucie, Maurice.

*** Juliette, Lucie, Dervilliers, Maurice.

DERVILLIERS.

J'ai voulu vous laisser le plaisir de la surprise.

LUCIE.

Dervilliers, pour vous prouver combien je vous suis reconnaissante de votre bouquet, je vous permets de m'embrasser.

DERVILLIERS.

Vrai ?

LUCIE.

Allons donc !

DERVILLIERS, après l'avoir embrassée, respirant péniblement.

Ah ! sapristi !... c'est bon, ça. (Il regarde Maurice avec fatuité. Celui-ci reste impassible.) Il ne veut pas avoir l'air... mais il est furieux !...

JULIETTE.*

Tu es donc bien contente de me voir, chère petite mère ?...

LUCIE.

Oui, méchant petit diable !... A propos, es-tu toujours méchante ?

JULIETTE.

Non, maman.

LUCIE.

Et depuis quand ?...

JULIETTE, regardant Maurice à la dérobée.

Depuis le dernier bal de la Sainte-Catherine.

LUCIE.

La sainte a donc fait un miracle ?

JULIETTE.

Il faut le croire. (A Maurice.) N'est-ce pas, monsieur ?

MAURICE, d'un air contraint,

Mais... mademoiselle, je ne sais...

LUCIE.**

Tu connais donc monsieur Maurice ?

JULIETTE.

Oui, maman, je l'ai vu plusieurs fois à Paris, chez mon tuteur, et au parloir de la pension, quand il venait voir sa sœur.

LUCIE.

Eh bien ! ma fille, tu vois là l'homme le plus prévenant, le plus aimable... (A Dervilliers, qui lui cache Maurice.) Otez-vous donc ?... le plus... discret que je connaisse.

JULIETTE, à part.

Quel bonheur !...

* Dervilliers, Juliette, Lucie, Maurice.

** Juliette, Lucie, Dervilliers, Maurice.

MAURICE, à part.*

Quel supplice !...

DERVILLIERS, observant Maurice qui, depuis la fin de la scène précédente, est devenu triste et pensif. — A part.

Il est abasourdi. Je vais l'achever avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître. (*Haut.* — A Juliette, qui cause bas avec Lucie.) Ma chère enfant, tu dois avoir mille choses à dire à ta mère, nous vous laissons... (*Maurice ne bouge pas.*) Monsieur Maurice !...

MAURICE, à part.

Elle est riche !

DERVILLIERS, criant.

Monsieur Maurice !

MAURICE, sortant de sa rêverie.

Monsieur ?...

DERVILLIERS.

Je disais à ces dames : Nous vous laissons.

MAURICE.

Ah ! pardon ! (*Saluant.*) Madame... mademoiselle... (*A part.*) Allons, je dois y renoncer ! Je partirai, il le faut !...

ENSEMBLE. — PIANO.

Air de *Gastibelza*.

LUCIE, JULIETTE, à part.

De plaisir, de bonheur,
Je sens tressaillir mon cœur ;
Car bientôt je vais voir
Réaliser mon espoir.

DERVILLIERS, *idem*.

A l'amour, au bonheur,
Je sens reverdir mon cœur,
Car bientôt j'ai l'espoir
De la voir en mon pouvoir.

MAURICE, *idem*.

A l'amour, au bonheur,
Oui, je dois fermer mon cœur.
Désormais, plus d'espoir,
Je ne dois plus la revoir.

(*Il sort.*)

* Dervillers, Juliette, Lucie, Maurice.

SCÈNE VII.

LUCIE, JULIETTE.*

LUCIE.

Enfin, nous sommes seules ! Mais viens donc que je t'embrasse et que je te regarde encore ! Sais-tu que te voilà tout-à-fait belle fille ?

JULIETTE, avec aplomb.

Oui, maman.

LUCIE.

Vous dites, mademoiselle ?

JULIETTE.

Je dis : Oui, maman.

LUCIE.

Eh bien ! voilà de la franchise.

JULIETTE.

Dame ! maman, tu me dis toujours qu'il n'y a rien de plus laid que de mentir...

LUCIE.

Certes, et je veux que tu n'aies jamais de secret pour ta mère.

JULIETTE.

A condition que tu n'en auras jamais pour moi.

LUCIE.

Oh ! je te le promets, Juliette. Mais quelle heureuse idée a eu Dervilliers ! J'allais justement te faire venir.

JULIETTE.

Vrai ?

LUCIE.

Oui. J'ai à causer avec toi de choses très-graves... (*Elle s'assied, à gauche, et fait signe à Juliette qui s'assied près d'elle.*) Tu m'as dit que tu connaissais M. Maurice ? comment le trouves-tu de sa personne ?

JULIETTE.

Très-bien.

LUCIE, avec joie.

N'est-ce pas ?... Et de langage, d'esprit, de manières ?...

JULIETTE.

Très-bien ! très-bien ! et puis, on le dit brave.

LUCIE, de même.

Oh ! très-brave !

JULIETTE.

Ce qui ne l'empêche pas d'être bon, doux, aimable...

LUCIE.

Très-aimable !... que je suis heureuse de t'entendre parler ainsi !... (*Elle l'embrasse.*)

* Juliette, Lucie.

JULIETTE.

Chère maman !...

LUCIE.

Alors, s'il devait entrer tout-à-fait dans notre intimité, tu le verrais tous les jours sans répugnance ?

JULIETTE.

Assurément !

LUCIE.

Avec plaisir ?

JULIETTE.

Certes... Mais pourquoi donc me fais-tu toutes ces questions, petite mère ?

LUCIE, *se levant et allant au bureau.*

Tu le sauras bientôt.

JULIETTE, *à part.*

Oh ! je crois que je m'en doute un peu... (*Voyant sa mère qui écrit.*) A qui écris-tu là ?

LUCIE.

A quelques amis, que j'invite à venir prendre le thé avec nous, pour fêter ton arrivée.

JULIETTE.

Monsieur Maurice en sera ?...

LUCIE, *souriant.*

Je l'espère...

JULIETTE.

Dis donc, maman, si j'allais changer de robe ?...

LUCIE.

Tu en as le droit...

Air des Deux cours. (RÉCHA.)

Oui, mais ne va pas te faire trop belle ;
N'éclipse pas trop ta vieille maman...

JULIETTE.

Mon unique espoir, c'est que je rappelle
De loin... le portrait de ma mère enfant.

*(Elle l'embrasse et sort par la droite, deuxième plan.)***SCÈNE VII.**

LUCIE, puis DERVILLIERS et CABESTAN.

LUCIE, *tout en écrivant ses invitations.*

Quel heureux hasard qu'elle ait connu Maurice à Paris, et qu'il ait su lui plaire ; son aversion pour lui eût été le seul obstacle qui pouvait encore m'arrêter... et, je le sens, c'est avec regret, avec douleur, que j'aurais renoncé à ce beau rêve...

* Julie, Lucie.

Maurice est plus jeune que moi... mais il a tant de raison!... et puis... et puis, je l'aime! (*Elle sonne; un domestique paraît.*)
 Ces lettres à leur adresse. (*Au moment où le domestique sort, Dervilliers et Cabestan entrent par le fond en se disputant. Cabestan a un gilet fantastique.*)

DERVILLIERS.

Quand je vous répète que vous n'avez aucune chance.

CABESTAN.

Mais si, monsieur, puisque l'acharné se retire.

DERVILLIERS.

Ça vous avance bien!

CABESTAN.

Autant que vous!

DERVILLIERS.

Permettez-moi d'en douter.

CABESTAN.

C'est ce que nous allons voir.

LUCIE, se levant.*

Qu'est-ce donc, messieurs?

DERVILLIERS.

Nous avons tous deux une requête à vous adresser sur le même sujet.

LUCIE.

Je vous écoute.

DERVILLIERS.**

Parlez, monsieur.

CABESTAN.

Après vous, monsieur. Je sais trop le respect que je dois à votre âge avancé.

DERVILLIERS.

C'est donc pour vous obéir.

LUCIE, riant.

C'est heureux!

DERVILLIERS.

Madame, avant de vous faire une demande, au succès de laquelle mon bonheur est suspendu, permettez-moi de remonter un peu le calendrier. — Il y a seize ans, vous en aviez quinze et moi vingt-trois: je vous aimais. — Je vous en fis l'aveu, et vous répondîtes à ma flamme... en donnant votre main à monsieur d'Aubrée, mon meilleur ami. — Le coup fut rude, je l'avoue; et je voulais en finir avec une existence à jamais décolorée, lorsqu'une considération me retint. J'avais remarqué que mon ami d'Aubrée avait le cou très-court; de plus, je savais que vous aimez avec fureur les bals, les fêtes, enfin, tous les plaisirs les plus... échauffants, les plus pernicioeux pour lui...

* Cabestan, Dervilliers, Lucie.

** Cabestan, Lucie, Dervilliers.

et je vécus. — Pour charmer les ennuis du célibat, je me fis avoué, et j'attendis. J'ai attendu comme ça pendant quinze ans. Enfin, il y a vingt-trois mois, mon ami passa de vie à trépas. Bravo ! me dis-je en versant un torrent de larmes, — car je pleurais d'un œil et je riais de l'autre ; — et cela se comprend. — A la longue, je m'étais fait deux cœurs ; l'un plein d'amour pour vous, l'autre, plein d'amitié pour d'Aubrée.

CABESTAN, *à part.*

Bien rédigé !

DERVILLIERS.

Mon cœur d'ami paya sa dette au défunt, et mon cœur d'amant se r'ouvrit aux brises parfumées de l'espoir et de l'amour.

CABESTAN, *à part.*

C'est un poète !

DERVILLIERS.

Je m'étais promis d'imposer silence pendant deux ans aux élans de mon cœur...

CABESTAN, *à part.*

Ca demande un accompagnement. (*Il retrousse ses manches et fait un pas vers le piano.*)

DERVILLIERS.

De mon cœur numéro deux ; et, en effet, depuis vingt-trois mois il n'a pas soufflé mot ; mais je me suis dit qu'entre amis on ne devait pas regarder à un mois de plus ou de moins, et je viens, après seize ans de constance et de compression, vous renouveler la demande que je vous ai faite le treize juillet mil huit cent trente-six, à une heure trois quart de relevée.

CABESTAN, *à part, rabattant ses manches.*

Décidément, ce n'est qu'un avoué.

LUCIE, *souriant.*

Mon pauvre ami, je ne puis vous dire combien je suis touchée d'une affection aussi solide que la vôtre. — Je sais bien qu'il serait sage à moi de la partager... mais...

DERVILLIERS.

Mais...

LUCIE.

« Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour. » et j'ai fait un autre choix.

CABESTAN, *s'élançant.*

Quoi ! j'aurais été assez heureux ?...

LUCIE.

Hélas !... monsieur de Cabestan, j'apprécie également les honnêtes gilets d'un homme qui a... des gilets comme les vôtres... mais ce n'est pas de vous qu'il s'agit.

CABESTAN.

Mais de qui donc ?

DERVILLIERS, *haussant les épaules.*

Il le demande ! Ainsi, vous allez préférer un échappé du collège, un blanc-bec, à un homme qui a 16 ans de service dans votre régiment ? A moi, qui n'ai pas craint de spéculer sur la grosseur du cou de mon ami ? A moi, qui ne lui ai jamais donné la main gauche sans être tenté de l'étrangler de la droite ? A moi enfin, qui me suis fait avoué, afin de comprimer sous la calotte de plomb de la procédure, les bouillonnements de mon cerveau ! Oui, madame, je me suis narcotisé, je me suis abruti pour maîtriser la fougue de mes passions !... et quand j'ai vendu ma charge, quand j'ai rendu à mes facultés leur élasticité, vous m'opposez, pour fin de non recevoir, un petit monsieur dont tout le mérite consiste à risquer de se casser les reins d'heure en heure ?...

CABESTAN, *à part.*

Serait-ce ?...

DERVILLIERS.

Tenez, c'est révoltant !... Et puisque rien ne peut vous faire revenir d'une résolution que je n'hésite pas à qualifier d'insensée, du moins je ne serai pas le témoin d'un pareil trait de folie. (*Il remonte.*)

LUCIE.

Vous partez ?

DERVILLIERS.

Oui, madame !

LUCIE.

Et vous allez ?...

DERVILLIERS.

En Chine !... Je vais faire mes paquets.

JULIETTE, *entrant de droite.*

Maman !... ah ! pardon, messieurs...

LUCIE.

Qu'est-ce, mon enfant ?...

JULIETTE.

C'est le coiffeur qui vient d'arriver.

LUCIE.

C'est bien.

CABESTAN, *à part.*

Elle a donc une fille ?...

LUCIE.

Adieu, messieurs : ou plutôt au revoir... (*A Dervilliers.*) car j'espère bien...

DERVILLIERS.

Madame, je vous ai déjà dit que j'allais faire mes paquets !... Je vais faire mes paquets ?...

(*Lucie et Juliette sortent par le deuxième plan à droite, Dervilliers par le premier plan à gauche.*)

SCÈNE IX.

CABESTAN, seul.

Ah ! c'est sa fille, cette petite brunette qui vient d'entrer tout-à-l'heure ; elle est jeune, jolie, bien tournée... la mère est plus... majestueuse... mais la fille est plus jolie... et puis, je la crois plus jeune... que sa mère. Parbleu !... voilà mon affaire !...

SCÈNE X.

CABESTAN, DERVILLIERS, MAURICE.*

(*Maurice et Dervilliers entrent, le premier de droite, le deuxième de gauche. Ils ont tous deux à la main une valise qu'ils posent sur la table du milieu pour la boucler. — Ils se trouvent nez à nez.*)

DERVILLIERS.

Pardon, monsieur, je... ah ! c'est vous... qu'est-ce que vous faites donc là ?

MAURICE.

Vous le voyez, je ferme ma valise.

DERVILLIERS.

Où allez-vous donc ?..

MAURICE.

Je pars, monsieur.

DERVILLIERS.

Comment, vous partez ? quand vous êtes certain de réussir !

CABESTAN, à part.

Il paraît que c'est lui...

MAURICE.

Certain de réussir... Il me faudrait d'abord l'aveu de madame d'Aubrée... Non, il faut que je parte !

DERVILLIERS.

Eh ! madame d'Aubrée est une folle ; elle connaît votre amour, et... (A part.) Ah ça ! mais, je le retiens ! je le force de rester ! (A Cabestan.) Je suis stupide !

CABESTAN.

C'était mon opinion !

MAURICE.

Je connais la bienveillance de madame d'Aubrée pour moi ; ce matin encore, j'aurais pu faire ma demande sans crainte... mais, à présent, elle croirait que c'est l'intérêt qui me guide,

* Cabestan, Dervilliers, Maurice.

que j^e veux me faire payer les services que j'ai eu le bonheur de lui rendre... (*Bouclant la valise.*) et vous comprenez...

DERVILLIERS, *bouclant la sienne avec fureur.*

Je comprends... je comprends que l'on vous aime! que l'on a refusé pour vous un parti magnifique...

CABESTAN.

Deux !...

DERVILLIERS.

Vous l'entendez !... Enfin, elle consent, elle archi-consent !...

MAURICE.

Mais êtes-vous sûr ?...

DERVILLIERS.

Comment, si je suis sûr?... quand j'ai usé toute mon éloquence à vouloir lui prouver...

MAURICE, *lui sautant au cou, sa valise d'une main.*

Ah ! mon ami, mon cher ami, combien je vous remercie !

DERVILLIERS, *se dégageant.*

Mais non ! mais non ! vous ne m'entendez pas ! je voulais lui prouver que ce mariage n'a pas le sens commun ! que vous êtes un fou, un casse-cou, un blanc-bec !

MAURICE, *avec joie.*

Vous avez dit tout cela ?

DERVILLIERS.

Parbleu ! et bien d'autres choses !... Demandez à monsieur Gulistan ; il était là !

MAURICE.

Et elle a consenti, malgré...

DERVILLIERS.

Malgré tout !

CABESTAN.

Tout !

MAURICE, *se jetant de plus belle au cou de Dervilliers.*

Ah ! monsieur, si vous saviez le bien que vous me faites !...

DERVILLIERS, *se servant de sa valise, comme d'un fusil, pour le repousser.*

Ah ça ! voulez-vous bien me lâcher, à la fin !...

MAURICE.

Ah ! pardon ; j'oubliais que vous avez l'air pressé : vous parlez donc ?

DERVILLIERS.

Oui, monsieur.

MAURICE.

Et vous allez ?...

DERVILLIERS.

Je vais dans un pays où il n'y ait pas de gaves ni de précipices !... dans un pays où les amoureux ne jouent pas les pères-nobles, et les mères les jeunes-premières ! Voilà où je vais, monsieur.

Air : *J'aime l'uniforme.*

Cui, vers cet empire

Je porte mes pas,

Surtout je désire

Que vous n'y veniez pas !

CABESTAN.

Si vers cet empire

Il porte ses pas,

Je puis lui prédire

Qu'on ne l'y suivra pas !

MAURICE.

Que veut-il me dire !

D'où vient ce fracas ?

Il a le délire,

Je ne le comprends pas !

Dervilliers sort comme une trombe par la gauche.)

CABESTAN, à part.

Moi, je vais changer de gilet, et je reviens faire ma demande..

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

MAURICE, puis LUCIE et JULIETTE.

MAURICE.

Qu'est-ce qu'il a donc ? mais que m'importe ! Est-ce que je ne lui dois pas trop de bonheur pour me fâcher de ses boutades ? car il me l'a dit : madame d'Aubrée consent !... Elle a compris que c'est l'amour seul et non l'ambition qui m'a guidé ! Mais quelles paroles pourrais-je trouver pour lui dire tout ce j'éprouve de reconnaissance et de joie !... C'est elle !... le cœur me bat !...

*(Lucie entre suivie de Juliette par la droite.)**

LUCIE.

Ah ! vous voici, monsieur Maurice... Je suis ravie de vous voir, car j'ai à vous parler d'une chose bien grave, bien sérieuse...

MAURICE, *troublé par sa joie.*

Moi-même, de mon côté, je désirais depuis longtemps...

LUCIE.

J'eusse abordé plus tôt cet entretien ; mais, avant tout, j'avais besoin de consulter ma fille... Je l'ai fait... et maintenant je puis vous dire que vous êtes l'homme le plus charmant que je connaisse.

* Maurice, Lucie, Juliette.

Madame...

MAURICE.

LUCIE.

Mais à force de vouloir me plaire, vous devenez compromettant.

MAURICE.

Oh ! madame...

LUCIE, *d'un air de doux reproche.*

Oui, monsieur, vous m'avez compromise par vos soins ; je ne vous en fais pas de reproches ; je sais trop combien votre cœur est loyal... Mais je crois qu'il est temps de fermer la bouche aux médisants... N'est-ce pas votre avis, monsieur ?

MAURICE, *ravi.*

Oh ! madame, croyez bien que si la crainte ne m'avait pas retenu... il y a longtemps déjà que je me serais déclaré ; mais j'ai voulu d'abord vous laisser le temps de me connaître... Et puis, j'avais besoin aussi de la présence de mademoiselle pour m'encourager... Maintenant je n'ai plus ni le droit ni la force d'hésiter... et je vous demande sa main !

LUCIE, *stupéfaite.*

Sa main ?... mais... monsieur Maurice... c'est la main de ma fille que vous me demandez ?...

MAURICE.

Oui, madame.

JULIETTE.

Rassure-le donc, maman ! dis-lui que nous consentons, que tu consens...

LUCIE, *tâchant de cacher son trouble.*

Tu... l'aimais donc ?...

JULIETTE.

Ah ! depuis longtemps... depuis le bal de la Sainte-Catherine.

LUCIE.

Ah !

JULIETTE.

Air de Louzun.

Que veux-tu ! j'ai peut-être eu tort,
De l'aimer à première vue ;
Mon cœur, hélas ! battait si fort,
Et mon âme était tant émue !
Et puis tous les yeux du couvent,
Lançaient sur lui leurs étincelles...
Chacune le trouvait charmant...
J'ai fait comme ces demoiselles.
Oui, toutes le trouvaient charmant, etc.

Je t'aurais bien raconté tout ça ; mais j'ai mieux aimé qu'il se fit remarquer de toi par son seul mérite... et je l'ai envoyé ici avec ordre de faire ta conquête en deux mois. Il a bien fait les choses, puisqu'il a réussi en six semaines.

LUCIE, *essayant de sourire.*

Ainsi, tous ces soins, tous ces hommages...

JULIETTE.

C'était l'artillerie des enfants contre les grands parents !

LUCIE, *de même.*

Je comprends !... sans doute... Mais je ne soupçonnais pas, je l'avoue, que c'était par amour pour toi que... monsieur...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Georges Delaunay, monsieur Maxime Rimbault, monsieur Oscar Valin.

LUCIE.

Ciel ! ces messieurs que j'avais fait appeler pour leur annoncer ce mariage !...

JULIETTE.

Notre mariage ?

LUCIE.

Votre... mariage... oui !

JULIETTE.

Chère petite mère !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GEORGES, MAXIME, OSCAR.

GEORGES.

Madame, vous nous avez convoqués pour nous faire part d'une grande nouvelle, et nous attendons que vous daigniez...

LUCIE, *après un moment d'hésitation, regardant Maurice et Juliette qui causent à voix basse d'un air joyeux. — A part.*

Allons, du courage !... (*Haut.*) Messieurs je vous ai réunis chez moi pour vous faire part du mariage de ma fille, que je vous présente, avec M. Maurice Dumont. (*Mouvement d'étonnement.*)

GEORGES.

Ma foi, monsieur, vous avez une singulière façon de faire la cour aux jeunes filles... nous aurions tous parié que c'était à madame !...

* Maurice, Juliette, Lucie, Maxime, Oscar, Georges.

LUCIE, à Maurice avec une gaité feinte.

Quand je disais que vous me compromettiez, monsieur...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Arthur de Cabestan !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CABESTAN.*

(Il a un gilet vert-pomme.)

JULIETTE.

Ah ! qu'il est beau, monsieur de Cabestan !

CABESTAN.

Mademoiselle, cette remarque est déjà d'un heureux augure pour la démarche que je viens faire auprès de madame.

LUCIE.

Je ne vous comprends pas.

CABESTAN.

Madame, cédant à la pression d'un amour aussi vif qu'instané, je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille... (On rit.) Mais je ne vois pas ce que ma demande a de risible.

MAURICE.

Mon Dieu, monsieur, c'est que vous ignorez que madame, vient de m'accorder à l'instant la main de sa fille.

CABESTAN, ébahi.

Comment !... (A part.) Ce n'était donc pas lui que... Je n'y comprends plus rien du tout !... (Il reste absorbé)

LUCIE.

(Maurice fait un pas vers elle pour lui donner la main. — Feignant de ne pas s'en apercevoir. — A Georges.)

Votre bras, monsieur Delaunay !...

(Lucie sort avec Delaunay, suivie de Maurice et de Juliette, de Maxime et d'Oscar par la droite.)

CABESTAN, à lui-même.

Quelle idée... La mère est vacante... elle est moins jolie que sa fille, mais elle est plus majestueuse... Je vais changer de gilet !...

(Il sort par le fond.)

* Maurice, Juliette, Lucie, Cabestan, Maxime, Oscar, Georges.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

A Paris, chez madame d'Aubrée. — Un salon. — Portes au fond.
Portes latérales. — A gauche, un canapé.

SCÈNE I.

Un domestique introduit Cabestan, qui, bien entendu, a changé de gilet.

CABESTAN.

Dites à madame d'Aubrée que monsieur Arthur de Cabestan demande un moment d'entretien.

(Le domestique sort par la gauche.)

CABESTAN, seul.

Allons, il n'y a plus à hésiter; les trois mois de silence que je me suis imposés sont écoulés; et je puis, raisonnablement, offrir de rechef à madame d'Aubrée et mon cœur et ma main. On n'attend plus pour marier Maurice et Juliette que le retour du parrain, le fougueux Dervilliers, qui est toujours en voyage... on ne sait où! Nous pourrons faire les deux noces le même jour... Ah! voici ces dames. *(Il écarte son habit pour faire voir son gilet.)*

SCÈNE II.

CABESTAN, LUCIE, JULIETTE. *

LUCIE, *entrant de gauche.*

Bonjour, monsieur de Cabestan; je suis bien aise de vous voir.

CABESTAN.

Madame, voilà un mot de bon augure et qui me conduit, par le sentier de l'espoir, au but de ma visite matinale... Je venais...

LUCIE, *s'asseyant sur le canapé.*

Dites-moi, monsieur de Cabestan, hier êtes-vous allé aux courses de Chantilly?

CABESTAN.

Oui, madame, elles étaient superbes. Il a plu tout le temps... Je venais pour... *(Il prend un siège près du canapé.)*

JULIETTE, *assisée près de sa mère.*

Vous y avez retrouvé sans doute nos amis des Pyrénées : M. Georges, M. Maxime, M. Oscar ?

* Juliette, Lucie, Cabestan.

LUCIE.

Et M. Maurice?... Nous ne l'avons pas vu depuis deux jours; et, pendant ce temps, Juliette est triste; elle s'inquiète, elle s'irrite...

JULIETTE.

Moi?... mais, maman...

LUCIE.

C'est bien naturel!... Est-ce qu'il ne devrait pas toujours être là, près de toi, au lieu d'aller au bal, aux courses... car il était aux courses?

CABESTAN.

Oui, madame... je venais pour...

LUCIE.

Tu entends, Juliette... il y était.

JULIETTE, *se levant et passant au guéridon à droite.*

C'est si amusant!

LUCIE.

Je ne supposais pas qu'à la veille de son mariage, ton fiancé pût renoncer à te voir pour une futilité.

JULIETTE.

C'est vrai, au fait! Je le gronderai bien fort.

LUCIE.

Et vous n'avez pas vu monsieur Maurice dans la soirée?...

CABESTAN.

Si fait, madame; au bal...

LUCIE, *regardant Juliette.*

Ah!

JULIETTE.

Chez madame de Vernon, n'est-ce pas?

LUCIE, *à Juliette.*

Oh! rassure-toi; il n'y sera sans doute resté qu'un instant.

JULIETTE, *gaiement.*

Oui, maman. (*A Cabestan.*) A-t-on beaucoup dansé?

CABESTAN.

Enormément... Moi, surtout... A propos, j'ai été le héros d'une bonne histoire... Il y avait bal et dîner. Le bal était pour neuf heures; mais je suis si distrait, et les jours sont si courts que je suis arrivé à sept heures et demie; de sorte que j'ai été forcé de me remettre à table et de manger de tout... J'ai été incommodé toute la nuit.

LUCIE.

Monsieur Maurice a fait le whist?

* Lucie, Cabestan, Juliette

CABESTAN.

Non pas ! il a dansé à corps perdu.

JULIETTE.

A la bonne heure ! Je ne veux pas qu'il joue !

LUCIE, sans l'écouter.

C'est singulier ! lui qui ne danse jamais.

CABESTAN.

Il ne voulait pas d'abord ; mais madame d'Origny lui a reproché sa nonchalance avec tant de grâce...

LUCIE, vivement.

Il a dansé avec madame d'Origny ?

CABESTAN.

Et valsé, et polké, et mazourké !

LUCIE.

Et toujours avec madame d'Origny?... Elle est très-belle, madame Dorigny...

JULIETTE, gaiement.

C'est une femme superbe.

LUCIE.

Oui, mais une folle, ivre de sa fortune et de son indépendance... une coquette ! (*A part.*) Oh ! non, ce n'est pas pour une pareille femme qu'il pourrait oublier ma Juliette ! (*Haut.*) A quelle heure a-t-il quitté le bal ?

CABESTAN.

Je suis arrivé le premier, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et je ne suis parti que l'anté-pénultième...

JULIETTE, passant près de sa mère.*

Mais ce n'est pas cela qu'on vous demande, monsieur de Cabestan !

CABESTAN, se levant.

Pardon... Voyons donc !... Georges est parti à... à dix heures et demie à peu près... madame d'Origny à onze heures, et Maurice à onze heures un quart.

JULIETTE.

Ah ! c'est raisonnable !

LUCIE.

Oh ! il est présumable que, depuis un quart-d'heure, le bal n'avait plus d'attrait pour lui.

CABESTAN, à part.

Tiens ! tiens ! on dirait que le Maurice est en baisse.

LUCIE.

Mais, j'y pense, vous aviez à me parler, M. de Cabestan.

* Lucie, Julie, Cabestan.

CABESTAN.

Moi ? (*A part.*) Est-ce que la fille redeviendrait vacante ?... Ceci change la thèse. (*Haut.*) Non, madame, non... J'étais venu voir si je n'avais pas laissé ici... mon parapluie...

JULIETTE.

Vous portez des parapluies, monsieur ?

CABESTAN.

Non ! je voulais dire mon porte-cigares ?

JULIETTE.

Vous fumez ?... Pouah !

CABESTAN.

Non ! je voulais dire ma canne !...

JULIETTE.

Vous l'avez à la main.

CABESTAN.

Je parle d'une autre..., J'en ai vingt-deux.

JULIETTE.

Autant que de gilets, alors ?

CABESTAN.

Pas tout-à-fait, mademoiselle... des gilets... j'en ai vingt-trois ; mais je me souviens maintenant... je l'ai laissée dans la poche de mon twine.

JULIETTE.

Votre canne ?

CABESTAN.

Oui, elle est très courte... C'est fort commode. Mesdames, je ne veux pas vous importuner plus longtemps ; je vous prie de vouloir bien agréer mes hommages. (*A part.*) Il est certain que la fille est plus jolie ; j'attendrai encore... (*Haut.*) Mesdames... (*Il salue et sort par le fond.*)

Air : *La nuit de Noël.* (GAZIELLA.)

CABESTAN.

Il est clair que Maurice
N'est pas fort en crédit ;
Le moment est propice...
Pour un homme d'esprit.

LUCIE.

Amoureux par caprice,
Inconstant, étourdi,
J'ai bien peur que Maurice,
Soit un mauvais mari.

JULIETTE.

Comment, sans injustice,
Accuser mon mari ?
Pourtant, contre Maurice,
Je vois son cœur aigri.

SCÈNE III.

LUCIE, JULIETTE.

LUCIE, à Juliette qui va reprendre son ouvrage tranquillement près du canapé.

Allons, mon enfant, il ne faut pas t'alarmer trop vite... Après tout, ses torts ne sont peut-être pas aussi grands qu'ils le paraissent.

JULIETTE.

Ses torts ? il en a donc ?

LUCIE.

Pourtant, je n'aurais pas supposé qu'il fût allé, sans toi, à Chantilly.

JULIETTE.

Oh ! ça, c'est très-mal... mais tu n'as pas voulu y venir.

LUCIE.

Ce n'était pas une raison pour nous laisser seules, pour nous donner de l'inquiétude... En tout cas, il eût pu nous faire prévenir.

JULIETTE.

Ah ! oui !

LUCIE.

Et puis aller à ce bal, quand nous n'y allions pas !...

JULIETTE.

Il pensait sans doute nous y retrouver.

LUCIE.

Mais au bout d'une heure, il a bien dû s'apercevoir de notre absence ; et d'ailleurs on ne danse pas toujours avec la même personne, on ne part pas dix minutes après elle, sans se soucier de te rendre jalouse...

JULIETTE.

Jalouse, moi ?

LUCIE.

Eh ! oui, tu es jalouse... et c'est bien naturel...

JULIETTE, tranquillement.

Certainement... c'est bien naturel !

LUCIE.

Et puis, avant de rentrer chez soi, on prend au moins la peine de venir savoir comment se portent les gens. Voyons, ai-je raison ? mais parle donc ! anime-toi donc un peu !... On dirait que ce n'est pas de toi qu'il s'agit.

JULIETTE, se montant.

Oui, maman, tu as raison... En y pensant bien, je suis furieuse contre lui... Et dire que, sans toi, je ne voyais rien, je ne comprenais rien !

LUCIE.

C'est qu'il s'agit du bonheur de toute la vie, ma Juliette. Et mon cœur est si inquiet pour toi que, lorsque je vois Maurice auprès d'une autre femme, je voudrais me placer entre elle et lui; chacune des paroles aimables qu'il lui dit, chacun de ses regards me semble un vol qu'il te fait.

JULIETTE.

Bonne mère! comme tu m'aimes!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Maurice!

LUCIE.

Enfin!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAURICE.*

MAURICE, saluant.

Madame... ma chère Juliette.

(Lucie a l'air très-froid.)

JULIETTE.

Ah! vous voilà, monsieur?

MAURICE.

Oui, ne vous ayant pas vus hier, je venais, ce matin, prendre de vos nouvelles.

LUCIE.

Mieux vaut tard que jamais...

MAURICE.

Madame, que signifie?...

LUCIE.

Rien.

MAURICE.

Voyons, madame, vous avez quelque chose contre moi; qu'est-ce encore?... Parlez, je vous en prie!...

LUCIE.

Moi... rien... Mais... parle donc, Juliette? (Elle remonte à droite.)**

JULIETTE, éclatant.

Eh bien! oui, monsieur, je parlerai! J'ai... que votre conduite est indigne.. et qu'on n'a jamais vu chose pareille!...

MAURICE.

Qu'ai-je donc fait, mon Dieu?...

JULIETTE, avec force.

Il le demande!... Comment! monsieur, aller sans nous au bal et aux courses de Chantilly!... c'est affreux! c'est horrible! c'est...

* Juliette, Lucie, Maurice.

** Juliette, Maurice, Lucie.

MAURICE.

Mais, Juliette, je suis allé à Chantilly sur une lettre du marquis de Grandpré qui m'a commandé un tableau... C'était le jour des courses, et je les ai regardées... Voilà tout.

JULIETTE, très rassurée.

Ah ! c'est une raison, n'est-ce pas, maman ?...

LUCIE, assise à droite.

Sans doute ; mais on prévient, du moins.

MAURICE.

Mon Dieu, madame, pouvais-je croire qu'une si courte absence pût inquiéter Juliette sur mon compte ?

JULIETTE.

C'est encore une raison, n'est-ce pas, maman ?

LUCIE.

Mais le bal ?

JULIETTE.

Ah ! oui ! le bal, monsieur ? Quand vous avez vu que nous n'y étions pas, il fallait venir ici. Mais, non ! au lieu de ça, vous qui ne dansez jamais, vous avez dansé... et toujours avec madame d'Origny, sans craindre de me rendre jalouse ! Et vous n'avez pas même pris la peine de venir savoir si nous étions mortes ou en vie... Que répondrez-vous à cela ?... Ah !

MAURICE.

Les choses du monde les plus simples : Je ne suis allé au bal que dans l'espoir de vous y retrouver... J'ai dansé avec madame d'Origny, parce qu'elle était la seule du bal qui vous connaît, la seule avec laquelle il me fût permis de parler de vous, et que c'était pour moi la plus douce manière d'oublier votre absence.

JULIETTE.

C'est très-gentil ça... n'est-ce pas, maman ? *

LUCIE.

Monsieur a répondu en effet à tous tes griefs, sauf le dernier.

JULIETTE.

Oui, au fait ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu savoir... (*Maurice sonne, un domestique paraît au fond.*) Que faites-vous donc ?

MAURICE.

Joseph, hier au soir, à quelle heure suis-je venu prendre des nouvelles de ces dames ?

JOSEPH.

A onze heures et demie, monsieur ; j'avais oublié de le dire à madame.

* Maurice, Juliette, Lucie.

MAURICE, *lui faisant signe de se retirer.*

Eh bien ! suis-je encore aussi noir que vous le pensiez ?... et fallait-il, quand je suis entré, me faire tant de chagrin ?...

JULIETTE.

J'étais folle, Maurice, et je vous demande pardon.

MAURICE, *avec un peu de tristesse.*

Je vous pardonne, Juliette, et de tout cœur... Mais je vous ferai remarquer avec peine que ces petites scènes d'inquisition se renouvellent sans cesse depuis quelque temps. Croyez-moi, ma chère Juliette, que notre confiance soit mutuelle comme notre amour; et surtout, fermons aux petits nuages l'entrée de notre ciel... Les petits nuages font les grandes tempêtes; et il vaut mieux les fuir que les combattre... Vous ne m'en voulez pas de vous avoir dit cela ?

JULIETTE.

Non, Maurice; je vous en remercie au contraire, et je vous promets de ne pas l'oublier. (*Elle lui serre la main.*)

MAURICE.

Ah ! je vous quitte bien heureux, je vous le jure.

JULIETTE.

Où allez-vous donc ?

MAURICE.

Chez madame d'Origny, lui porter une valse qu'elle m'a demandée. (*Mouvement de Lucie.*)

JULIETTE.

Alors, allez-y bien vite, afin de revenir plus tôt.

LUCIE, *se levant.*

Monsieur Maurice !

MAURICE.

Madame ?

LUCIE.

Savez-vous si le mariage de Georges avec mademoiselle d'Arthenay doit toujours se faire ?

MAURICE.

Madame, j'ai entendu dire qu'il était rompu.

LUCIE.

C'est bien cela; grâce à madame d'Origny qui a tourné la tête à ce pauvre garçon.

JULIETTE, *gentiment.*

Une femme qui fait manquer des mariages !... n'y restez pas longtemps.

LUCIE, *à demi voix et comme à elle même.*

Le mieux serait de n'y pas aller ! (*Elle remonte au fond à gauche.*) *

* Lucie, Juliette, Maurice.

JULIETTE, *répétant comme un écho.*

Le mieux serait de n'y pas aller... et je vous défends d'y aller, monsieur !

MAURICE.

Juliette !

JULIETTE.

Je vous le défends !

MAURICE.

Voilà un caprice bien étrange et singulièrement formulé.

JULIETTE.

Caprice ou non, vous n'irez pas.

MAURICE.

* Mais songez que j'ai promis et que je n'ai aucun motif pour justifier un pareil manque de procédés.

JULIETTE.

Vous en chercherez un.

MAURICE.

Et si je n'en trouve pas ?

JULIETTE.

Eh bien ! vous vous en passerez !...

MAURICE, *avec fermeté.*

Juliette, je pourrais, par amour pour vous, faire plier ma volonté devant des raisons sérieuses; je pourrais céder à une prière; mais un ordre, violemment donné, me trouvera toujours inflexible. J'ai fait à madame d'Origny une promesse aussi simple qu'innocente... et je vais la remplir, au nom de la politesse et de la raison. (*Il salue et sort par le fond.*)

JULIETTE. *

Comment ! il s'en va !

LUCIE, *très-agitée, redescendant.*

Il aime cette femme !...

JULIETTE.

Oh ! non, c'est impossible !...

LUCIE.

Il l'aime, te dis-je ! sans cela, pourquoi tant de respect pour ses volontés et tant de mépris pour les tiennes ?

JULIETTE, *très-émuë.*

Je ne sais pas, maman; mais je ne puis croire qu'il me trompe. Oh ! j'en mourrais, vois-tu, j'en mourrais !

LUCIE.

Juliette ! mon enfant ! voyons, calme-toi ! non, il ne l'aime pas ! c'est impossible !

JULIETTE, *se calmant.*

N'est ce pas que c'est impossible !...

* Juliette, Lucie.

LUCIE, sans l'écouter.

Pourtant, cette femme est belle, séduisante, coquette... Tu ne peux rester dans une pareille incertitude, n'est-ce pas ?

JULIETTE, avec calme.

Certainement !

LUCIE.

Elle t'irrite ! elle te rend folle !

JULIETTE, simplement.

Où, maman.

LUCIE.

Eh bien ! dans une heure, tu sauras ce que tu dois penser de tout cela !

JULIETTE.

Comment ?

LUCIE.

Je vais aller chez madame d'Origny ; je l'interrogerai adroitement...

JULIETTE.

Mais elle ne te dira pas...

LUCIE.

Oh !... je n'ai pas besoin qu'elle parle, va ! je saurai bien lire dans ses yeux, sur son visage... Un geste, un regard, une inflexion de voix me suffiront... je la regarderai et je l'écouterai si bien !...

JULIETTE.

Mais ne crains-tu pas qu'elle devine ?

LUCIE.

Elle ! allons donc ! c'est une femme qui n'a ni esprit, ni finesse. en dix minutes, je l'aurai retournée comme un gant. Adieu, mon enfant ; à bientôt ; ne te tourmente pas !...

JULIETTE.

Comme tu es bonne pour moi !

LUCIE.

Oui, oui, oui ! Adieu, et surtout ne te tourmente pas !...
(Elle sort vivement par la gauche.)

SCÈNE V.

JULIETTE, puis DEAVILLIERS.

JULIETTE, seule.

Pauvre mère ! comme elle s'inquiète ! comme elle s'agite !... et quelle pénétration elle a !... Comme elle remarque une foule de choses auxquelles je n'aurais jamais fait attention !... Comment supposer aussi qu'un homme vous dise le matin qu'il vous

aime et que le soir il fasse la cour à une autre... C'est pourtant ce qui est arrivé !... Ah ! je suis bien malheureuse !... (*Elle pleure.*)

DERVILLIERS, *qui vient d'entrer.**

Ah ! voici ma filleule ! Bonjour, Juliette !...

JULIETTE.

Ah !... c'est vous mon parrain ?... Bonjour, mon parrain ?

DERVILLIERS.

Voilà tout ce que tu me dis après trois mois d'absence ?... quand je compte vous surprendre tous par mon retour inattendu ?

JULIETTE.

Mais il y a trois mois que nous t'attendons, au contraire.

DERVILLIERS.

Trois mois ?

JULIETTE.

Maman vous a écrit le jour même de votre départ... vous n'avez donc pas reçu sa lettre ?

DERVILLIERS.

Je n'ai rien reçu.

JULIETTE.

Elle vous écrivait toutes les semaines, parce qu'elle ne voulait pas que le mariage eût lieu sans vous.

DERVILLIERS.

Et moi qui me sauvais justement pour ne pas être témoin de cette union !

JULIETTE.

Vous ? et pourquoi ?

DERVILLIERS.

Parce que je la regardais comme une folie, comme une sottise !

JULIETTE, *tristement.*

Vraiment ? Hélas ! mon parrain, j'ai bien peur que vous ayez deviné juste.

DERVILLIERS.

Comme tu me dis cela... À propos, il m'a semblé que tu pleurais quand je suis entré ?

JULIETTE.

Moi ?... non, mon parrain ; au contraire.

DERVILLIERS.

Ah ça ! tu crois donc que je suis devenu aveugle ? Je vois bien qu'il y a des larmes dans tes yeux... voyons, qu'est-ce que tu as ?

JULIETTE.

Eh bien, c'est monsieur Maurice qui m'a fait du chagrin.

* Juliette, Dervilliers.

A toi ?

DERVILLIERS.

Et à maman.

JULIETTE.

DERVILLIERS.

Nous y voilà ! j'étais bien sûr que ce mariage-là amènerait la discorde dans cette maison.

JULIETTE.

Qui pouvait vous donner cette pensée ?

DERVILLIERS.

Qui ? mais... tout ! tout ! voilà tout !

JULIETTE.

Comment ?

DERVILLIERS.

Deux natures entre lesquelles il y a un abîme !

JULIETTE.

Un abîme ?...

DERVILLIERS.

Des goûts qui ne se ressemblent en rien ? Deux caractères exaltés, passionnés, qui se ressemblent trop, pour pouvoir s'accorder !

JULIETTE.

Mais, je n'ai pas remarqué...

DERVILLIERS.

Enfin, je te le répète, c'est un mariage malheureux.

JULIETTE.

Oh ! il n'est pas encore fait !

DERVILLIERS.

Hein ? plait-il ?... Il... il n'est pas fait !...

JULIETTE.

Sans doute ; puisqu'on vous attendait.

DERVILLIERS.

Il n'est pas fait, et l'on se boude ! et l'on se chamaille ! et l'on pleure... Embrasse-moi pour cette bonne nouvelle !

JULIETTE.

Mais, mon parrain...

DERVILLIERS.

Sois tranquille, sèche tes larmes ; il ne se fera pas, il ne se fera jamais !...

JULIETTE.

Mais, mon parrain...

DERVILLIERS.

Oh ! maintenant je suis fort de ces querelles que ta mère a déjà avec lui ! De ces larmes, de ce torrent de larmes que je

t'ai vue verser !... Et je ferai entendre raison à madame d'Aubrée... Quant à Maurice, je lui chercherai une autre femme !...

JULIETTE.

Une autre femme ! mais je ne veux pas !

DERVILLIERS.

Plus jeune, plus jolie !...

JULIETTE.

Qu'est-ce qu'il dit-donc ?

DERVILLIERS.

D'un caractère plus doux, plus aimable...

JULIETTE.

Comment, plus aimable ?..

DERVILLIERS, *confidemment*.

Et, entre nous, ça ne sera pas difficile à trouver.

JULIETTE.

Ah ! ça, monsieur...

DERVILLIERS.

Eufin, une femme de ton âge, une femme comme toi.

JULIETTE.

Mais, je ne comprends plus du tout !

DERVILLIERS, *continuant*.

Car voilà ce qu'il lui fallait !... c'est toi qu'il aurait dû épouser ! je veux qu'il t'épouse !...

JULIETTE.

Qui ?

DERVILLIERS.

Maurice, parbleu ! l'âge, les goûts, le caractère, tout, tout est en rapport !... il t'épousera ! (*Remontant un peu.*)

JULIETTE.

Mais voilà une heure que vous dites qu'il ne me convient pas !

DERVILLIERS.

À toi ? moi ? allons donc ?

JULIETTE.

Mais alors, à qui donc ne convient-il pas ?

DERVILLIERS.

Eh ! parbleu ! à elle, à ta mère !

JULIETTE, *stupéfaite*.

À ma mère ?

DERVILLIERS.

À ta mère, à qui il faut un mari plus posé, plus rassis, plus mûr... à ta mère, à qui j'ai prédit tout ce qui arrive, le jour où elle me faisait l'aveu de son amour pour ce petit Maurice ?

DERVILLIERS, Juliette.

JULIETTE, *avec anxiété.*

Son amour!... son amour... à elle?... ma mère?... pour... pour Maurice?...

DERVILLIERS, *s'asseyant sur le canapé.*

Mais sans doute !

JULIETTE.

Vous en êtes sûr ? elle vous a dit qu'elle avait de... l'amour pour lui ?

DERVILLIERS.

Sans cela, pourquoi serais-je parti ? moi qui brûlais pour elle depuis seize ans !

JULIETTE, *à part.*

Oh ! non, c'est impossible !

DERVILLIERS.

Et je ne suis pas le seul qui aie reçu sa confiance ; elle devait réunir ses amis ce jour-là, et leur présenter son mari, après t'avoir consultée... mais qu'as-tu donc ?...

JULIETTE, *retenant ses larmes.*

Rien... mais, dites-moi, cet amour, c'est là-bas, aux Pyrénées qu'il lui est venu, n'est-ce pas ?

DERVILLIERS.

Sans doute ; elle a été fascinée, entraînée par ces soins si empressés et si tendres, par ces périls où Maurice se jetait tête baissée, à propos de tout et à propos de rien.

JULIETTE.

Et tout cela, elle le prenait pour des preuves d'amour ?

DERVILLIERS.

Dame !...

JULIETTE.

Et lorsqu'elle a su que c'est moi qui avais envoyé Maurice aux Pyrénées...

DERVILLIERS, *se levant et venant à elle.*

Toi ?...

JULIETTE.

Que c'est par mon ordre qu'il l'entourait de prévenances, de soins, afin de se faire connaître d'elle...

DERVILLIERS.

Par... ton... toi !... tu...

JULIETTE.

Enfin, lorsqu'elle a su que nous nous aimions depuis longtemps...

DERVILLIERS.

Vous, vous ? tu le ...

JULIETTE.

C'est mon mariage qu'elle a annoncé au lieu du sien ?

DERVILLIERS.

Ton, ton... ton mariage ? Elle a annoncé ton mariage ? mais alors, elle s'est donc sacrifiée ?...

JULIETTE, *lui prenant la main.*

Vous l'avez dit : elle s'est sacrifiée...

DERVILLIERS.

Mais, alors... je n'y comprends plus rien ! puisque c'est toi qu'il aime, il n'y a plus cette différence d'âge, de goûts, de penchants... et, pourtant, vous vous querellez, vous vous boudez... comment cela se fait-il ?...

JULIETTE.

C'est que monsieur Maurice est léger, étourdi, empressé auprès des autres femmes !

DERVILLIERS.

Bah !

JULIETTE.

C'est maman qui me l'a fait remarquer.

DERVILLIERS, *étonné.*

Ah ! c'est ta mère qui...

JULIETTE.

Et puis, vous ne savez pas ? je suis jalouse !

DERVILLIERS.

Toi ?

JULIETTE.

Horriblement jalouse ! c'est aussi maman qui me l'a fait remarquer.

DERVILLIERS.

Ta mère ? toujours ta mère ?

JULIETTE.

Oui... oui...

DERVILLIERS.

Où est-elle en ce moment ?

JULIETTE.

Elle est chez madame d'Origny, dont nous soupçonnons que Maurice est amoureux.

DERVILLIERS.

Allons donc ! Maurice n'aime et ne peut aimer que toi ! et ces querelles, ta jalousie... féroce... tout ça n'est pas naturel ; et je crois plutôt...

(Maurice paraît au fond.)

JULIETTE.

Silence ! le voici !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAURICE.*

MAURICE.

J'ai voulu vous revoir, Juliette, pour vous dire...

DERVILLIERS.

Monsieur Maurice, j'ai bien l'honneur...

MAURICE.

Monsieur Dervilliers !

DERVILLIERS.

Moi-même, qui aurais été enchanté... pour toutes sortes de raisons, de danser à votre noce... mais il paraît que c'est furtivement ajourné.

MAURICE.

En effet, depuis quelque temps, nous avons, Juliette et moi, des querelles... bien fréquentes... mais je ne doute pas plus de son amour qu'elle ne peut douter du mien... Et, ces querelles, je viens vous dire, Juliette, que j'en ai découvert la cause.

JULIETTE, *troublée*.

Et... cette cause... c'est...

MAURICE.

C'est votre mère !

JULIETTE, *avec effroi*.

Grand Dieu !

DERVILLIERS, *à part*.

Au fait, ça doit être ça !

MAURICE.

Oui, votre mère... qui me déteste, qui me hait !...

JULIETTE.

Vous haïr, elle !

DERVILLIERS.

Mais, au contraire, c'est...

JULIETTE, *bas et vite*.

Au nom du ciel !...

MAURICE.

Sans cette haine qu'elle m'a vouée, je ne sais pourquoi, serait-elle sans cesse à vous exciter contre moi ?... quand nous sommes seuls, tous deux, est-ce que nous ne sommes pas toujours d'accord ?... Mais dès que votre mère arrive, les querelles commencent... elle interprète toute chose à sa façon, mes pa-

* Juliette, Maurice, Dervilliers.

roles ou mon silence, mon absence ou mon empressement... elle fait planer sur mes actions les plus simples, le doute et le soupçon...

JULIETTE.

Je... je ne comprends pas...

DERVILLIERS.

Et moi, je comprends à merveille...

JULIETTE, *bas*.

Mon ami !... (*Dervilliers va s'asseoir à droite.*)

MAURICE.

Ce matin encore, lorsque d'un mot j'avais détruit des craintes vagues, imaginaires... D'un mot aussi elle a su tout grossir, tout envenimer... Je vous le répète, Juliette, votre mère me hait !...

JULIETTE.

Monsieur ! ne me parlez plus de ma mère... (*Avec contraintes.*) Quels que soient ses sentiments pour vous je ne veux pas qu'on l'accuse... elle a toujours été pour moi la mère la plus tendre, la plus dévouée ; et, si la discorde est venue se placer entre nous, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre, (*avec effort.*) mais à nous-mêmes ; oui, monsieur, en allant l'un vers l'autre, nos cœurs se sont trompés, ainsi croyez-moi, ne continuons pas plus longtemps une épreuve inutile. Nous nous sommes créé déjà bien des chagrins ; en nous mariant, nous serions malheureux. (*Très-émue.*) Il faut donc renoncer à un projet que la raison condamne et que... l'amour... ne justifierait plus.

DERVILLIERS, *à part*.

Pauvres enfants, va !

MAURICE.

Mais c'est impossible !... mais je vous aime et vous m'aimez aussi !...

JULIETTE, *pleurant*.

Non, monsieur, non ; je ne vous aime plus... je ne vous aime plus.

DERVILLIERS, *pleurant aussi, se levant*.

Juliette, tu es un ange ! ce que tu fais-là, c'est beau... c'est grand ! c'est sublime ! mais... c'est ridicule, à la fin !...

JULIETTE.

Mon parrain !... (*Bas.*) vous comprenez bien qu'il le faut !

MAURICE.

Ainsi, tout est fini ? je ne vous reverrai jamais ?

JULIETTE.**

Jamais !...

MAURICE, *à Dervilliers*.

Oh ! monsieur ! mais priez donc pour moi !...

* Maurice, Juliette, Dervilliers.

** Maurice, Dervilliers, Juliette.

DERVILLIERS.

Eh ! qu'est-ce que vous voulez que je lui dise ?... elle est absurde... et elle a raison... j'enrage, je la blâme... et je suis absolument de son avis...

MAURICE.

Comment, vous...

DERVILLIERS.

Tenez, allez-vous-en : c'est ce que vous avez de mieux à faire pour le moment.

MAURICE.

Adieu donc, Juliette.

JULIETTE.

Adieu, monsieur Maurice, adieu !

ENSEMBLE. — *A part.**Valse des Farfadets. (PILATI.)*

DERVILLIERS.

Mais bientôt la douleur
Fera place au bonheur ;
Et leurs peines d'amour

Comme l'hiver, n'auront qu'un jour.

JULIETTE et MAURICE.

Désormais, la douleur
Va déchirer mon cœur.
Mes beaux rêves d'amour,

Comme les fleurs, n'ont eu qu'un jour.

(Maurice sort par le fond.)

SCÈNE VII.

DERVILLIERS, JULIETTE.*

DERVILLIERS.

Eh bien ! es-tu contente ? l'as-tu rendu assez malheureux, ce pauvre garçon ?... et t'es-tu fait assez de mal à toi-même, dis ?...

JULIETTE, *retenant ses larmes.*

Moi, mon parrain, je vous jure...

DERVILLIERS.

Allons, pleure donc un peu, puisque tu en as envie !...

JULIETTE, *d'une voix étouffée.*

Je vous jure...

DERVILLIERS.

Veux-tu bien pleurer tout de suite !

(Juliette se jette dans ses bras en fondant en larmes.)

* Juliette, Dervilliers.

DERVILLIERS.

A la bonne heure !... (*Un temps.*) Quand tu en auras assez tu me le diras... ne te gêne pas pour moi.

JULIETTE.

C'est fini, mon parrain.

DERVILLIERS.

Tout-à-fait ?

JULIETTE.

Tout-à-fait !

DERVILLIERS.

Très-bien... Ah ça, maintenant, causons un peu !... Veux-tu me faire l'amitié de me dire pourquoi tu viens de faire tomber sur la tête de ce pauvre Maurice cette avalanche de mensonges ?...

JULIETTE.

Parce que, en voulant se sacrifier pour moi, ma mère m'a tracé la route que je dois suivre !

DERVILLIERS.

S'acrifier !... tout de suite les grands mots !... Ta mère n'a jamais aimé Maurice... elle l'a trouvé mieux qu'un autre... que je connais... parce qu'elle ne s'y connaît pas... il lui a plus... plu... Et elle l'aurait peut-être épousé, par désœuvrement, pour se distraire un peu, voilà tout... Mais, de là à de l'amour, à un sacrifice, il y a loin.

JULIETTE.

Oh ! c'est égal ! il suffit que...

DERVILLIERS.

Ah ça ! tu veux donc établir ta mère, toi ?... la doter, peut-être ?...

JULIETTE, *essayant de sourire.*

Pourquoi pas ?... une jeune fille mariant sa mère, ce serait un tableau charmant.

DERVILLIERS.

Oui, au Gymnase... mais nous ne sommes pas au théâtre, nous sommes rue Taitbout, n° 14, au second, et je te ferai bien voir...

(*Lucie entre par le fond avec Cabestan.*)

JULIETTE.

Ma mère !... oh ! je vous en supplie, ne lui dites pas...

DERVILLIERS.

N'aie donc pas peur... je lui dirai tout...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LUCIE, CABESTAN.*

LUCIE.

Je quitte madame d'Or... Que vois-je ! Dervilliers !

DERVILLIERS.

Votre ami Dervilliers.

CABESTAN.

Tiens ! le bon vieillard !

LUCIE.

Que je suis aise de vous revoir ! vous 'permettez ?... (*Elle ôte son châle et son chapeau qu'elle porte au fond à gauche.*)**

CABESTAN, prenant Dervilliers à part.

Dites-donc, il y a du nouveau ; la veuve est vacante... elle n'aimait pas le petit Maurice.

DERVILLIERS.

Vous ne savez ce que vous dites.

CABESTAN.

Ah bah !... alors, j'avais raison de m'adresser à la petite... car son mariage est rompu.

DERVILLIERS.

Vous ne savez ce que vous dites... car j'espère qu'il se fera demain.

CABESTAN.

Demain ? mais je retombe dans mes perplexités, moi.

LUCIE, descendant.***

Mon cher ami, vous arrivez à propos... nous avons grand besoin de votre expérience et de vos conseils.

DERVILLIERS.

Pour le mariage de Maurice et de Juliette ?

LUCIE.

Oh ! leur mariage...

CABESTAN.

Oh ! leur mariage...

DERVILLIERS, les contrefaisant.

Oh ! leur mariage !... Eh bien quoi ?

LUCIE.

J'ai bien peur que Juliette ne soit pas heureuse avec un tel mari.

DERVILLIERS, l'observant.

Vous le trouviez si aimable, si charmant aux Pyrénées ?

* Juliette, Cabestan, Lucie, Dervilliers.

** Juliette, Lucie, Dervilliers, Cabestan.

*** Cabestan, Juliette, Lucie, Dervilliers.

LUCIE.

Oui, mais ici, dans le monde, il est souvent léger, inconsideré, d'une galanterie auprès des autres femmes...

JULIETTE.

Maman !

LUCIE.

C'est une cruelle souffrance que la jalousie... et Juliette est jalouse.

DERVILLIERS.

En vérité ?

LUCIE.

N'est-ce pas, Juliette ! et la conduite de monsieur Maurice n'est pas faite pour te rassurer.

JULIETTE, *doucement.*

Assez ! assez, ma mère ! ne me parle plus de lui, ne m'en parle jamais.

LUCIE, *étonnée.*

Jamais ?

JULIETTE.

Je t'en supplie... j'ai mûrement réfléchi... j'ai compris que ce mariage était impossible... et tout est rompu depuis une heure.

LUCIE.

Se peut-il?... mais as-tu bien réfléchi ?...

JULIETTE.

Oui, ma mère ; je dois, je veux renoncer à lui ; et je le ferai sans chagrin... sans regret...

LUCIE.

Sans regret ?

DERVILLIERS.

Comment donc ! mais avec bonheur !... tenez ! elle en pleure de joie !

JULIETTE.

Moi ? non... je ne pleure pas... et la preuve, c'est que je suis prête à en épouser un autre.

LUCIE.

Un autre ?

JULIETTE.

Mon Dieu, il ne manque pas d'hommes jeunes.

CABESTAN.

Mais non.

JULIETTE.

Aimables...

CABESTAN.

Mais non, mais non !

JULIETTE.

Et s'il ne s'en trouve pas qui recherche ma main... eh bien ! j'épouserai monsieur Cabestan.

CABESTAN.

Oh !... une préférence si flatteuse...

LUCIE.

Monsieur Cabestan ! quelle...

DERVILLIERS.

Bêtise !...

CABESTAN.

Vieillard !...

LUCIE.

D'ailleurs, en m'accompagnant ici, monsieur Cabestan me parlait de son amour ardent, passionné pour...

CABESTAN.

Permettez, permettez, je ne lisais, je ne lis pas encore bien couramment dans mon cœur... et je demande une heure de réflexion pour interroger cet organe.

DERVILLIERS.

Et moi je demande un quart d'heure d'entretien avec madame.

LUCIE.

(Elle remonte à droite avec Juliette.)

Avec moi ?

DERVILLIERS.

Ce sera court, mais substantiel... Laissez-nous, mon enfant... et vous, monsieur Caliban...

CABESTAN.

Cabestan, bon vieillard.

DERVILLIERS.

Faites-moi le plaisir, en allant chez vous...

CABESTAN.

Chez moi ? mais je n'y vais pas.

DERVILLIERS.

Allez-y, croyez-moi, vous y serez mieux pour interroger votre organe... faites-moi le plaisir, en passant, *(Bas.)* de monter chez Maurice.

CABESTAN.

Chez Maurice ?

DERVILLIERS.

Vous le trouverez en train de casser ses meubles, vous me l'enverrez, et...

CABESTAN.

Et je reviendrai faire connaître ma décision.

* Cabestan, Dervilliers, Juliette, Lucie.

DERVILLIERS, *riant.*

C'est ça !

CABESTAN, *saluant.*

Mesdames...

JULIETTE, *bas à Dervilliers.*

Qu'allez-vous dire à maman ?

DERVILLIERS.

Tu le sauras... va, mon enfant, va. *(Il la reconduit.)*

(Juliette sort par la droite et Cabestan par le fond.)

SCÈNE IX.

DERVILLIERS, LUCIE.

DERVILLIERS, *à part.*

Maintenant, madame d'Aubrée, à nous deux !

LUCIE.

Vous avez à me parler, mon ami ?

DERVILLIERS.

Oui, madame, et je vous conseille de vous asseoir.

LUCIE, *s'asseyant sur le canapé.*

Je vous écoute !

DERVILLIERS, *assis auprès d'elle, sur une chaise.*

Il y a trois mois, aux Eaux-Bonnes, un galant homme, un homme qui vous convenait sous tous les rapports, un homme accompli (et que la modestie m'empêche de nommer), vous offrit son cœur, pour la deuxième fois ; vous l'avez repoussé, parce qu'alors un jeune artiste vous faisait une cour assidue, chevaleresque... pour une autre, pour votre fille.

LUCIE.

Mon erreur fut partagée par tout le monde, par vous-même...

DERVILLIERS.

Je le sais et je ne vous en fais pas de reproche... je continue en découvrant ce quiproquo, en bonne mère, que vous êtes, vous avez fiancé bravement les deux jeunes gens... et vous vous êtes dit : Je me sacrifie pour mon enfant, je suis une bonne mère !

LUCIE.

Il me semble...

DERVILLIERS.

Jusque là, tout va bien ; mais, depuis, qu'avez-vous fait ?

LUCIE.

J'ai ouvert ma maison à Maurice et je lui ai permis de venir chaque jour voir sa fiancée, en attendant votre retour.

DERVILLIERS.

Et pourquoi avoir attendu mon retour ?

LUCIE.

N'êtes-vous pas le parrain de Juliette, mon meilleur ami ?... j'ai cru convenable...

DERVILLIERS.

Vous avez été ravie d'avoir un motif pour ajourner le mariage, et pas autre chose !...

LUCIE, *étonnée*.

Moi ?... et pourquoi ?

DERVILLIERS.

Parce que... parce que vous aimez encore Maurice !

LUCIE, *se levant*.

Aimer Maurice, moi ? vous êtes fou, monsieur !

DERVILLIERS.

Non pas ! et vous voyez, sans douleur, ce mariage rompu... parce que vous l'aimez toujours !...

LUCIE.

Moi, l'aimer ? le fiancé de ma fille ! mais vous êtes insensé, aveugle ! Mais, en me parlant ainsi, vous m'insultez, monsieur, vous m'outragez ! (*Passant à droite.*) *

DERVILLIERS.

Lucie !... (*Il se lève.*)

LUCIE.

Ce que vous me dites-là, c'est odieux, c'est horrible ! et si c'est pour me dire de pareilles choses que vous êtes revenu des pays lointains... vous auriez mieux fait d'y rester !...

DERVILLIERS, *un moment abasourdi, allant prendre son chapeau*

Puisque vous me chassez, moi, votre meilleur, votre plus vieil ami, pour avoir voulu vous éclairer, pour avoir voulu empêcher le malheur de votre enfant, aujourd'hui, et le vôtre, plus tard... eh bien ! je pars... je m'en vais...

LUCIE.

Non... je... je ne vous renvoie pas... mais c'est qu'il est étrange, inoui de venir dire à une mère...

DERVILLIERS.

J'ai eu tort, j'ai eu tort.

LUCIE.

Ah ! vous en convenez ?

* Dervillers, Lucie.

DERVILLIERS.

Oui, j'en conviens.

LUCIE.

C'est heureux !

DERVILLIERS.

Et, après tout, je ne vois pas pourquoi nous nous querellons, le mariage est rompu, c'est vrai... mais où est le mal?... ça vous fait... plaisir... ça ne fait pas de peine à Juliette... quant à Maurice, nous n'avons à redouter de sa part ni éclat, ni reproches, ni scandale...

LUCIE.

Je l'espère...

DERVILLIERS.

Il vous épargnera jusqu'au spectacle de sa douleur, car tantôt, en ce moment peut-être, il s'éloigne, il part.

LUCIE, *tressaillant*.

Il part ?

DERVILLIERS.

Pour toujours.

LUCIE.

Comment ! ne plus le voir jamais ?... jamais ?...

DERVILLIERS.

Il part avec une certaine madame... madame... (*Cherchant*.)
Ah ! c'est cela ! madame d'Origny.

LUCIE, *avec éclat*.

Elle !... ah ! je le disais bien qu'il l'aimait !... je le savais bien que cette femme est une infernale coquette ! une femme sans retenue, sans pudeur !... et lui, le perfide !...

DERVILLIERS, *d'un air étonné*.

Qu'avez-vous donc, Lucie ?

LUCIE, *troublée*.

Moi ?...

DERVILLIERS.

Pourquoi êtes-vous si émue, si agitée, si troublée ?... ce n'est pas à cause de votre fille, puisqu'elle n'aime plus Maurice... (*Lui prenant la main*.) Pourquoi votre main tremble-t-elle ainsi ?... puisque Juliette renonce à lui sans chagrin, sans regret... Pourquoi votre cœur bat-il avec violence ?... puisqu'elle est prête à en épouser un autre... Enfin pourquoi ces larmes ? (*Lucie cache sa tête dans ses mains et tombe sur un fauteuil*.)

DERVILLIERS, *après un temps*.

Voyons, Lucie, du courage !

LUCIE.

Dervilliers, vous êtes mon ami, que me conseillez-vous ? parlez.

DERVILLIERS.

Je vous conseille, d'abord, de me pardonner la petite ruse que je viens d'employer, pour vous forcer à lire vous-même dans votre cœur. (*Mouvement de Lucie.*) Maurice n'a jamais aimé madame d'Origny et n'a jamais dû partir avec elle...

LUCIE, *soulagée d'un grand poids.*

Ah ?...

DERVILLIERS, *continuant.*

Car il n'est pas plus inconstant que... que Juliette n'est jalouse.

LUCIE.

Cependant...

DERVILLIERS.

Oh ! je les ai vus tout à l'heure, séparément d'abord, puis, réunis... et ces enfants là s'adorent... pourtant, ils sont malheureux ; et, vous disiez vrai tantôt, c'est la jalousie qui trouble leur bonheur, qui menace de le détruire... (*Avec ménagement.*) mais, cette jalousie, ce n'est pas dans le cœur de Juliette qu'elle est cachée, c'est... c'est dans le vôtre...

LUCIE, *se levant.*

Que dites-vous !

DERVILLIERS.

Oui, Lucie, sans le vouloir, sans le savoir même, c'est vous qui faites le malheur de votre enfant, vous qui, il y a trois mois, avez bien eu le courage de reprendre votre main... mais qui avez oublié de reprendre votre cœur.

LUCIE.

Mon ami....

DERVILLIERS.

Quand ces pauvres enfants sont seuls ensemble, ils s'entendent à merveille... mais la confiance et le calme s'enfuient, dès... qu'un tiers vient se placer entr'eux ; et... ce tiers... vous le savez bien, c'est...

LUCIE.

Assez, Dervilliers, assez !... Je vais rappeler Maurice, je vais lui écrire !

DERVILLIERS

C'est inutile, dans cinq minutes il sera ici

LUCIE.

Nous tâcherons de le raccommoier avec Juliette.

DERVILLIERS.

Ils se raccommoieront bien sans nous.

LUCIE.

Enfin nous les marierons...

DERVILLIERS.

Dans les vingt-quatre heures !

LUCIE, vite.

Sitôt ?

DERVILLIERS, froidement.

Pardon, je voulais dire dans vingt minutes.

LUCIE, après un temps.

J'y consens.

DERVILLIERS.

Si vous voulez que Juliette consente aussi... elle qui se doute un peu de vos projets d'autrefois...

LUCIE.

Elle saurait !...

DERVILLIERS.

Si vous voulez surtout que leur bonheur soit durable, il faut éloigner d'eux... celle qui... sans le vouloir... était un obstacle à ce bonheur.

LUCIE.

Me séparer de ma fille ?

DERVILLIERS.

Il le faut, Lucie... c'est un mauvais ménage qu'un ménage à trois... quand on est deux, on se querelle, on se brouille, et l'amour vient essuyer les larmes et placer deux mains l'une dans l'autre... mais... il ne peut pas en placer trois... il ne sait procéder que par deux... pour qu'il y retrouvât son compte, il faudrait... il faudrait être... quatre.

LUCIE.

Me marier ?

DERVILLIERS.

Mais oui !

Air de TÉNÉRS.

Il faut choisir un galant homme
 Qui, connaissant bien votre cœur,
 Ne s'effraiera pas d'un fantôme
 Et du passé n'aura pas peur.
 D'un caprice, d'une chimère,
 Son esprit ne peut se troubler...
 Car l'époux d'une bonne mère,
 Pour son honneur ne peut jamais trembler !
 Pour son honneur ne peut jamais trembler !

LUCIE.

Sans doute... mais... qui?...

DERVILLIERS, *jouant l'indifférence et très-ému
en réalité*

Qui?... qui?... Je ne sais pas, moi... quelqu'un dont l'âge, la fortune, la position... enfin, n'importe qui !... le premier venu... m... moi... par exemple !

LUCIE.

Vous ?...

DERVILLIERS.

Dame, je doute que vous en trouviez un plus enflammé... plus éprouvé... et puis, je suis tout prêt... j'ai mes papiers... j'ai aussi un habit noir... tout neuf. Voyons, Lucie, un bon mouvement ; je ne vous dirai pas que vous me rendrez le plus heureux des hommes, vous le savez bien ; et puis, ce ne serait pour vous qu'une raison secondaire... mais le bonheur de votre enfant dépend de ce mariage... Allons, dites oui, dites-le aussi bas que vous voudrez... mon cœur l'entendra toujours.

LUCIE.

Vous êtes un brave et digne homme, Dervilliers ; et je dis oui, bien haut et sans regret... Etes-vous content ?...

DERVILLIERS.

Si je suis... vous me demandez si je... mais c'est-à-dire que je... je vous demanderai la permission de m'asseoir un instant... mon cœur bat des coups à me flanquer par terre.

LUCIE.

Pauvre ami !...

DERVILLIERS.

Ça revient un peu... c'est revenu... Ah ! ça, maintenant, ne perdons pas de temps. Il s'agit d'abord... (*Apercevant Maurice qui paraît au fond.*) Bon ! en voilà déjà un. (*Juliette paraît à droite.*) Et voilà l'autre !...

LUCIE, *bas.*

Comment allez-vous faire pour...

DERVILLIERS.

Oh ! ce ne sera pas compliqué, vous allez voir. (*Se tournant vers Maurice.*) Psitt... (*Vers Juliette.*)** Psitt !... Venez donc un peu par ici, vous autres ; plus près ; encore, encore... là !... maintenant... (*Il leur prend à chacun une main et les met l'une dans l'autre.*)

JULIETTE.

Que faites-vous ?

DERVILLIERS.

On n'attendait que moi pour vous unir, n'est-ce pas ? Eh bien, me voilà et je vous unis !

* Lucie, Dervilliers, Maurice, Juliette.

** Maurice, Dervilliers, Juliette, Lucie.

MAURICE.

Se peut-il !

JULIETTE.

Mais, vous savez bien qu'il est impossible...

LUCIE, *venant près d'elle.*

Il faut pourtant que je te marie... avant de partir.

JULIETTE.

Partir... où vas-tu donc, maman ?

LUCIE.

Je vais passer l'hiver en Italie, avec mon mari, que je te présente !...

JULIETTE.

Vous, mon parrain !... mais je ne comprends pas...

DERVILLIERS, *bas.*

Je viens de lui inspirer une passion violente et subite, à laquelle j'ai cru devoir céder.

JULIETTE.

Quoi ! maman tu aimes mon parrain, bien vrai ?

LUCIE.

Je l'aime autant qu'il le mérite ; juge un peu.

DERVILLIERS, *avec fatuité.*

C'est-à-dire qu'elle m'adore.

LE DOMESTIQUE, *annonçant du fond.*

Monsieur de Cabestan !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CABESTAN, *il a un gilet bleu de ciel d'un côté, et jaune de l'autre.*

DERVILLIERS.

Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous ?

CABESTAN.

Mais je viens apporter ma réponse à ces dames.

DERVILLIERS.

Ah ! ah ! vous avez donc fini par faire un choix.

CABESTAN.

J'ai eu bien de la peine, je vous prie de le croire car ; de quelque côté que je tournasse la vue, je restais ébloui. Ici, les plus beaux yeux noirs et les plus beaux cheveux bruns du monde ; Là, les plus charmants cheveux bruns et les yeux bleus les plus séduisants. Et partout un sourire vainqueur, une tournure élégante, des bouches semées de perles, bordées de corail et surmontées d'un nez... ah !... quel nez !... Enfin, j'ai lâché la bride à mon cœur, dans ce labyrinthe enchanté, et il m'a conduit aux pieds... de mademoiselle d'Aubrée. *(Il ouvre son habit du côté où le gilet est bleu.)*

* Maurice, Juliette, Cabestan, Dervilliers, Lucie.

MAURICE.

Il est trop tard, monsieur ; j'épouse mademoiselle, à quatre heures.

CABESTAN.

Hein ?... pardon !... je voulais dire aux pieds de madame d'Aubrée. (*Même jeu, du côté jaune.*)

DERVILLIERS.

Il est trop tard, monsieur, j'épouse madame à trois heures et demie.

CABESTAN.

Pardon, je voulais dire...

DERVILLIERS.

La fille ?

CABESTAN.

Non !...

DERVILLIERS.

La mère ?

CABESTAN.

Mais non, monsieur ! je voulais dire que... mon cœur était resté suspendu entre tant de charmes, comme le tombeau de Mahomet.

DERVILLIERS.

Eh bien, qu'il y reste !

Air de Monsieur Pantalon.

DERVILLIERS.

Mon cher monsieur Cabestan,
Vous venez de faire une école ;
Mais le vrai sage s'en console...

CABESTAN.

Et comment ?

DERVILLIERS.

En en profitant.

Bonsoir, monsieur Cabestan !

Bonsoir, monsieur Cabestan !

TOUS, *en chœur.*

Bonsoir, monsieur Cabestan ! (*bis.*)

(*Cabestan salue les dames d'un air piteux et sort reconduit par Maurice et Dervilliers qui lui donnent de fortes poignées de main.*)

FIN.